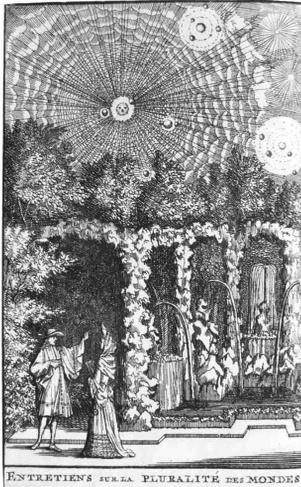


Michel Delon

Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières

Présentation de Marc André Bernier



Collection Confluences
Tangence éditeur

Université du Québec à Rimouski
Université du Québec à Trois-Rivières

Collection Confluences

La collection Confluences publie les conférences des chercheurs de premier plan accueillis par la Chaire de recherche du Canada en histoire littéraire et la Chaire de recherche du Canada en rhétorique. Elle a pour ambition de réfléchir à la littérature comme lieu de convergence des savoirs et de renouer avec sa vocation encyclopédique, la ronde des muses, ou *mouséion*, chère à Guillaume Budé.

Chaque conférence est précédée d'une présentation signée par l'un des deux titulaires de chaire, Marc André Bernier (rhétorique) ou Claude La Charité (histoire littéraire), et est suivie d'une bibliographie des principaux travaux du conférencier.

Sciences de la nature
et connaissance de soi
au siècle des Lumières

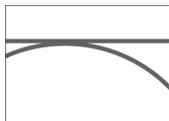
Titre paru dans la collection Confluences

Mireille Huchon, *Le français au temps de Jacques Cartier*,
présentation de Claude La Charité, 2006.

Michel Delon

Sciences de la nature
et connaissance de soi
au siècle des Lumières

Présentation de Marc André Bernier



Collection Confluences
Tangence éditeur

Université du Québec à Rimouski
Université du Québec à Trois-Rivières

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la Chaire de recherche du Canada en histoire littéraire de l'Université du Québec à Rimouski et de la Chaire de recherche du Canada en rhétorique de l'Université du Québec à Trois-Rivières.



Chaire de recherche
du Canada en
HISTOIRE LITTÉRAIRE



ISBN : 978-2-9809561-1-9

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2008

Bibliothèque nationale et Archives Canada, 2008

© *Tangence* éditeur 2008

300, allée des Ursulines

Rimouski (Québec) G5L 3A1

www.revuetangence.com

tangence@uqar.qc.ca

Révision et correction des épreuves :

Marc André Bernier, Claude La Charité et Marie Lise Laquerre

Composition, infographie et conception graphique :

Édiscript enr.

Table

Présentation <i>Marc André Bernier</i>	9
Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières <i>Michel Delon</i>	17
Bibliographie des travaux de Michel Delon	71

Présentation

Marc André Bernier,

Université du Québec à Trois-Rivières

Qu'est-ce que le *plaisir*? Pareille question peut tout aussi bien inviter à une réflexion sur soi qu'éveiller les ambitions théoriques de la recherche savante. En choisissant la voie de l'évocation personnelle ou poétique, on rappellera et décrira, comme le fait La Mettrie dans un *Art de jouir* paru en 1751, « ce vallon tranquille » où se fait entendre « le Zéphire amoureux¹ ». À l'opposé, on préférera adopter l'attitude d'un Lévesque de Pouilly qui, en 1736, propose sous le nom de « théorie des sentiments agréables » une démarche « de même genre que les Sciences phisico-mathématiques² ». Pourtant, les choses sont souvent bien plus complexes. Les frontières entre l'expérience intime du plaisir et l'intelligence spéculative de ses causes ne sont pas toujours marquées avec autant de netteté : on pourrait même ajouter que l'un des

-
1. Julien Offray de La Mettrie, *L'art de jouir* [1751], dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, coll. « Corpus général des philosophes français », 1987, t. 2, p. 301.
 2. Louis-Jean Lévesque de Pouilly, « Théorie des sentimens agréables. Où l'on établit les principes de la morale », *Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié, la politesse, la volupté, les sentimens agréables, l'esprit et le cœur*, Paris, chez la Veuve Pissot, 1736, p. 4. Ce texte sera ensuite repris dans sa *Théorie des sentimens agréables. Où après avoir indiqué les règles que la nature suit dans la distribution des plaisirs, on établit les principes de la théologie naturelle et ceux de la philosophie morale*, Genève, Baillot et fils, 1747.

principaux mérites des lettres françaises du XVIII^e siècle tient au fait de les avoir sans cesse transgressées. Un exemple tiré d'un petit roman libertin comme *La fille de joye* (1751) fera aisément apercevoir les termes dans lesquels se pose le problème. Alors que Fanny y relate sa première expérience des plaisirs de l'amour, elle évoque les « mains » de son amant qui se fixent d'abord sur sa gorge, pour ensuite se porter « sous [s]es jupes et découvri[r] le centre d'attraction³ ». Si l'on prend garde à cette image aussi surprenante qu'amusante, on observe que la séduction qu'elle exerce suppose un art de dire où l'expérience des plaisirs se raconte dans la langue des sciences pour mieux ramener à des mécanismes explicables les mouvements d'une main lascive et, par delà, ceux de l'amour. En s'inventant et en s'écrivant aux confins des sciences de la nature et du roman licencieux, toute cette petite scène inscrit la trajectoire de deux corps amoureux dans un mouvement aussi soumis aux lois de l'attraction et de la gravitation universelle que le sont les corps célestes. Ici, tableau des plaisirs de l'amour et science newtonienne se confondent au profit d'une écriture libertine qui, en cette occasion, illustre à nouveau en quoi la loi physico-mathématique de l'attraction des corps doit être comptée au nombre des principes dont le XVIII^e siècle étendit sans cesse l'usage en faveur de l'analyse morale et de la connaissance de soi. Qu'on en juge d'après l'article « Plaisir » de l'*Encyclopédie*, qui rappelle à la suite de Voltaire « combien la nature est attentive à remplir nos désirs », car « si par le seul mouvement elle conduit la matière, ce n'est aussi que par le

3. Jean-Louis Fougeret de Monbron, *La fille de joye. Ouvrage quintessencié de l'anglois*, Lampsaque, 1751 ; John Cleland, *Fanny Hill, la fille de joie. Récit quintessencié de l'anglais par Fougeret de Monbron*, Arles, Actes Sud, 1993, p. 40.

plaisir qu'elle conduit les humains⁴ ». Dans *Le newtonianisme pour les dames* (1738), le philosophe Algarotti considère même que cette « cause qui fait que les corps s'attirent » constitue une « vérité [qui] n'éclate pas moins [...] dans les Phénomènes de la Physique et de la Galanterie⁵ ». La gravitation universelle, poursuit-il, est le « grand ressort de la Nature » et, de même que « l'attraction du Soleil diminuë, suivant les accroissemens des carrés de distance », de même voit-on les amants perdre « facilement l'idée des objets qui leur ont été les plus chers », à tel point qu'il y a « quelque tentation de croire que l'amour suit cette Loy des carrés⁶ ».

C'est cette configuration originale, inscrite au sein d'une double tension entre attitude intellectuelle et conduite sensuelle, anatomie du cœur et sciences de la

-
4. Article « Plaisir », *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Neufchâtel, Samuel Faulche, s.d., t. XII, p. 689. Le texte de l'Encyclopédie reprend ici Voltaire: « La nature, attentive à remplir vos désirs,/Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs/[...] Par le seul mouvement il conduit la matière ;/Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains ». (« V. Discours. Sur la nature du plaisir », *Discours en vers sur l'homme*, dans *Œuvres diverses de Monsieur de Voltaire*, Londres, Jean Nourse, 1746, t. 5, p. 59). Sur l'attraction en tant que « nouvelle propriété de la matière », voir également Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle* [1963], Paris, Albin Michel coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité », 1994. Comme le souligne ce dernier, la question de l'attraction constitue le « centre nerveux » (p. 245) de toute la vie intellectuelle de la première moitié du XVIII^e siècle.
 5. Francesco Algarotti, *Il newtonianismo per le dame*, Naples, s.n., 1737 ; *Le newtonianisme pour les dames, ou Entretiens sur la lumière, sur les couleurs et sur l'attraction, traduit de l'italien de M. Algarotti par M. Du Perron de Castera*, Paris, Montalant, 1738, t. 2, p. 282.
 6. Francesco Algarotti, *Le newtonianisme*, ouvr. cité, t. 2, p. 172, p. 215 et p. 213.

nature, que Michel Delon prend pour objet de son étude dans les pages qui suivent. Auteur de *L'idée d'énergie au tournant des Lumières* et du *Savoir-vivre libertin*, éditeur du marquis de Sade et maître d'œuvre d'un monumental *Dictionnaire européen des Lumières*⁷, Michel Delon a multiplié au fil des ans les contributions décisives pour notre connaissance du XVIII^e siècle, ses travaux permettant d'appréhender les Lumières françaises dans leur plénitude, non seulement comme art de dire et de penser mais encore comme manière de sentir et de vivre. En refusant de réduire les promesses des Lumières à une sorte d'eschatologie de la raison annonçant déjà les positivismes ou les technocraties à venir, son œuvre a favorisé l'émergence d'une conception plurielle du XVIII^e siècle qui, un peu à la manière des grands modèles qu'elle interroge, allie la profondeur des vues à l'éclat que confèrent aux idées la clarté et l'élégance de l'expression.

Le texte que l'on va lire en apporte un nouveau témoignage. À partir d'une enquête attentive à montrer en quoi les sciences de la nature permettent aux fictions qu'inventent les Lumières de dire la singularité d'une

7. *L'idée d'énergie au tournant des Lumières, 1770-1800*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1988 ; *Le savoir-vivre libertin*, Paris, Hachette-Littératures, 2000 (coll. de poche « Pluriel », 2004 ; traduction japonaise par Michino Inamatsu, Tokyo, Hara Shobo, 2002) ; Sade, *Ceuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 3 vol., t. I, 1990, t. II, 1995, t. III, 1998 ; *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1997 (traduction américaine, *Encyclopedia of the Enlightenment*, Chicago et Londres, Fitzroy Dearborn, 2001, 2 vol. ; éd. revue et corrigée, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007). On pourra prendre la mesure de l'importance et de l'ampleur des travaux de Michel Delon en se reportant à la bibliographie complète de ses publications qui figure à la fin de cet ouvrage.

expérience ou d'une émotion, le parcours que propose Michel Delon rappelle d'abord la dynamique animant un imaginaire scientifique appelé à se métamorphoser au cours de la période. De fait, les premières pages de l'histoire qu'il retrace s'écrivent à la fin du XVII^e et dès les premières décennies du siècle suivant, alors qu'en développant l'idée selon laquelle les mouvements de la matière sont déterminés par les lois de la mécanique, l'analyse morale va tirer parti de ce principe pour mieux analyser l'action des sensations physiques sur les ressorts de l'âme. Les exemples ne manquent pas pour illustrer cette conception qui traverse tout le premier XVIII^e siècle et qu'exprime le souci de décrire l'ascendant qu'exercent sur le cœur et l'esprit les impressions sensibles et, de manière plus précise, ce que la princesse Néadarné appelle si joliment, dans le *Tanzaï* de Crébillon fils, les « sentiments du corps »⁸. En faisant de ces sentiments du corps l'objet de leur étude, philosophes et écrivains en appellent d'abord aux lois de la physique, à ces mouvements de la matière qui attirent sans le vouloir, comme le montre l'attention qu'ils portent à ces forces obscures de la nature qui entraînent les corps — et l'on se souvient ici des mains lascives de l'amant de Fanny emportées vers leur « centre d'attraction ». À ce titre, chacun reprend et module à sa manière la façon dont Dumarsais concevait le philosophe dans les *Nouvelles libertés de penser* (1743), c'est-à-dire comme « une machine humaine [...] qui, par sa constitution mécanique, réfléchit sur ses mouvements [et] [...] démêle les causes autant qu'il est en lui »⁹.

8. Claude Prosper Jolyot de Crébillon, dit Crébillon fils, *Tanzaï et Néadarné, histoire japonaise* [1734], éd. Ernest Sturm, Paris, A.G. Nizet, 1976, p. 254.

9. César Chesneau Dumarsais, « Le philosophe », *Nouvelles libertés de penser*, Amsterdam, s.n., 1743, p. 174.

Si l'idée d'un sentiment intérieur déterminé par l'action mécanique des sensations et l'attrait du plaisir se retrouve le plus souvent au centre de l'analyse morale au cours du premier XVIII^e siècle, la littérature de la seconde moitié du siècle adoptera plus volontiers le langage des sciences de la vie, voire de la chimie et de la météorologie, lequel fait davantage apercevoir l'influence qu'exerceraient sur les êtres affections sympathiques, affinités électives ou encore variations d'une vie intérieure sujette aux orages. D'un univers où chacun réagit à la manière d'un automate à la Vaucanson, on passe par degrés à un imaginaire où les écrivains entendent décrire une sorte de chimie des cœurs. C'est ce que signale, par exemple, l'immense fortune que connaissent alors les discours sur la « sympathie¹⁰ », que l'*Encyclopédie* définit comme un terme emprunté à la chimie, où il « s'emploie pour exprimer l'aptitude qu'ont certains corps pour s'unir ou s'incorporer, en conséquence d'une certaine ressemblance, ou convenance dans leurs figures. [...] Ainsi, le mercure qui s'unit à l'or¹¹ ». Dès 1767, un roman comme *La sympathie* de Louis-Sébastien Mercier témoigne de ce déplacement du foyer de l'analyse morale qu'autorisent et favorisent les usages métaphoriques de cette notion, alors que l'auteur observe, dans son introduction, qu'il « ne faut qu'un instant pour unir deux belles âmes », que celles-ci « volent l'une au-devant de l'autre », portées par « une force inconnue » que « nous

10. Sur cette question essentielle, voir notamment le très riche ouvrage de Thierry Belleguic, Éric Van der Schueren et Sabrina Vervacke (sous la dir. de), *Les discours de la sympathie. Enquête sur une notion de l'âge classique à la modernité*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « République des Lettres », 2007.

11. « Sympathie », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Stuttgart et Bad Cannstatt, F. Frommann Verlag, 1966-1967, t. XV, p. 735.

nommons Sympathie¹² ». Songeons de même, à la toute fin du siècle, aux *Nuits de la Conciergerie*, que l'on doit à un certain Mercier de Compiègne. Le texte sur lequel s'ouvre ce recueil raconte l'histoire d'un proscrit, incarcéré à la Conciergerie pendant la Terreur. Sa maîtresse lui rend visite et la scène se veut d'autant plus pathétique qu'il n'y est question que des « émanations électriques de [leurs] regards » ou encore des « signes, par lesquels [leurs] âmes sympathiques se parlent, s'entendent et s'épanchent¹³ ». Ici, entre ces amants, il n'est assurément plus question de rapporter le problème général de l'attraction des corps à un ressort automate, à une mécanique des sensations ou à un « centre d'attraction » : désormais, fluide électrique, magnétisme animal et affections sympathiques viennent dire le mystère qui unit les êtres.

Enfin, quels que soient les divers épisodes de l'aventure complexe et tumultueuse où se rencontrèrent sciences de la nature et entreprise de connaissance de soi, l'histoire des échanges qu'elles ont entretenus au cours du siècle des Lumières a aussi sa morale. Cette morale, une mémorialiste libertine la résumait en ces termes dès 1748 : « Un vrai sage savait allier le sçavoir et la volupté¹⁴. » Par delà l'intervalle des siècles, cette maxime rappelle à notre temps que toute raison se nie en deve-

12. Louis-Sébastien Mercier, *Philémon et Prothumie, poème érotique, suivi de la Sympathie, histoire morale* [1767], Paris, C. Mercier, 1793, p. 35-36.

13. Mercier de Compiègne, « Vision première. La Buvette », *Les Nuits de la Conciergerie, rêveries mélancoliques et poésies d'un proscrit. Fragments échappés au vandalisme*, An III [1795], s.l., s.n., p. 4 ; le texte en a été repris dans Marc André Bernier et Réal Ouellet, *Nouvelles françaises du XVIII^e siècle*, Québec, L'instant même, 2005, p. 394-401, et p. 398 pour le passage cité.

14. Jean Baptiste Gimat de Bonneval, *Fanfiche ou Mémoires de Mademoiselle de ****, s.l., s.n., 1748, p. 73-74.

nant le simple instrument d'un idéal technocratique et que toute vie s'appauvrit dans une expérience intime s'abandonnant à l'irrationnel, au rebours de cette nécessaire alliance entre savoir et savoir-vivre dont Michel Delon illumine le sens et la portée en mettant en évidence ce qui fait la force de l'imaginaire scientifique et moral des Lumières.

Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières

Michel Delon,
Université Paris-Sorbonne/Paris IV

À la mémoire de Simonne Delon (1916-2007)

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ! ? »

Nous sommes en 1668. La Fontaine publie un premier recueil de fables, tandis que la science nouvelle impose l'observation et la mesure de l'univers. L'observation est rendue possible par la précision d'instruments tels que le télescope et le microscope, la mesure par des instruments tels que le thermomètre ou le baromètre, l'hypothèse mécaniste fournit une compréhension générale de ces informations. En 1666 est créée à Paris l'Académie des sciences. La science nouvelle rejette du côté de la superstition et de l'imposture les sorciers et

-
1. La Fontaine, « L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits », *Fables*, éd. M. Fumaroli, Paris, Le livre de poche, coll. « La Pochothèque. Classiques modernes », 1985, Livre II, xiii, p. 118.

devins qui prétendaient tirer un savoir des anciennes ressemblances du microcosme et du macrocosme, des échos qui résonneraient du haut en bas de la nature. L'astronomie divorce de l'astrologie. Le ciel n'est plus à lire, il est à observer, à décrire, à mesurer. La connaissance de l'homme s'enrichit des progrès de la médecine, mais ne peut se passer de l'examen de conscience et du domaine réservé de la foi. La Fontaine s'inspire d'un apologue d'Ésope et de l'anecdote, rapportée par Platon, de l'astronome Thalès de Milet qui, tout à ses étoiles, tombe dans un puits, provoquant le rire d'une jeune esclave, toute mignonne, originaire de Thrace. Thalès a la tête dans les étoiles, dans les idées, tandis que l'esclave, une femme, reste attentive aux contingences matérielles et gardienne des techniques manuelles. Hans Blumenberg a suivi les métamorphoses de cette anecdote et fait du « rire de la servante de Thrace » l'image de la résistance que la société oppose à la pensée abstraite et théorique. Quel rapport la vie quotidienne peut-elle entretenir avec la philosophie comme pensée de la nature, mais aussi de l'homme ? Cette philosophie doit-elle être conçue comme une théorie pure ou comme un savoir engagé ?

C'est précisément, explique Blumenberg, parce que Socrate s'était détourné de l'intérêt pour la nature qui prédominait dans sa jeunesse, afin de se tourner vers les questions de la vie et des actions des hommes, que l'on peut comprendre que la distance dans l'espace et l'inaccessibilité des objets dans le ciel étoilé, comparées à la proximité de la fosse de l'existence pratique, ne constituaient pas l'étrangeté du théoricien, mais ne faisaient que la représenter².

2. Hans Blumenberg, *Le rire de la servante de Thrace. Une histoire des origines de la théorie*, trad. fr. de *Das Lachen des Thrakerin*, Paris, L'Arche, 2000, p. 21.

Selon les versions de l'anecdote, la femme, témoin de la chute, est jeune et désirable ou bien vieille et décrépite. Les littératures européennes ont développé une variante où la connaissance entre en conflit avec le désir. Chaucer évoque dans les *Contes de Canterbury* le trio du mari, de la femme et du jeune prétendant, sous les traits d'un charpentier d'Oxford, de sa très jeune femme et d'un jeune étudiant galant qui cherche à tromper le mari par des prédictions astrologiques. C'est le mari qui invoque la chute de l'astronome et déjoue le piège de l'étudiant, charlatan et beau parleur³. Dans le *Tiers Livre*, Rabelais fait de l'astronome le mari et de sa chute une infortune conjugale. Prêt à écouter tous les avis sur l'opportunité de son mariage, Panurge va questionner Her Tripa, astrologue fameux, en qui certains ont voulu reconnaître Cornelius Agrippa. On lui en a recommandé les avis : « Il prédit toutes choses futures : conférons de votre affaire avec lui ». Méfiant, Panurge réplique :

De cela je ne sais rien. Bien sais-je que lui un jour parlant au grand roi des choses célestes et transcendantes, les laquais de cour par les degrés, entre les huis, saboulaient sa femme à plaisir, laquelle était assez bellâtre. Et il voyait toutes choses éthérées et terrestres sans besicles, discourant de tous cas passés et présents, prédisant tout l'avenir, seulement ne voyait sa femme brimballante, et oncques n'en sut les nouvelles⁴.

Panurge va pourtant voir Her Tripa qui bien sûr lui annonce qu'il sera cocu, dans un jeu de miroir entre soi et l'autre, entre le sujet et l'objet de l'examen. Il n'est pas

3. Voir Hans Blumenberg, *Le rire de la servante de Thrace*, ouvr. cité, p. 81-82.

4. Rabelais, *Tiers livre*, dans *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, chap. XXV, p. 427.

plus avancé pour savoir concrètement s'il doit ou non se marier. Comme l'a remarqué un critique, « cherchant à éviter le Charybde du cocuage, Panurge entraîné par sa soif spéculative ne réussit qu'à se jeter dans le Scylla de l'indécision⁵ ».

La séparation semble consommée entre le savoir abstrait et la vie ici-bas, entre les sciences de la nature et la connaissance de soi, jusqu'à l'aube de cet âge des Lumières qui parie sur une réconciliation possible. Il se définit par un tel espoir, par l'optimisme d'un savoir qui n'empêche pas de vivre mais qui au contraire ouvre les possibles de l'existence. Il est intéressant de suivre, à travers des scènes de fiction, tout au long du siècle, la concurrence des deux discours, celui de la continuité du savoir à la vie et celui, traditionnel, de l'incompatibilité qui voue au grotesque tout oubli de la coupure. Les démêlés de l'astronome avec l'amour serviront de fil conducteur. L'axe triomphant des Lumières irait, par exemple, des *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle au *Faust* de Goethe. Les *Entretiens* mettent en scène un savant et une séduisante marquise qui devisent dans un parc le soir. Le décor est celui d'un roman galant et la leçon d'astronomie que demande la marquise n'apparaît plus comme contradictoire avec le badinage amoureux. La nuit est le temps de l'observation astronomique aussi bien que des ébats amoureux. Dans les dialogues de Fontenelle, elle devient à la fois celui de la vulgarisation scientifique et de la galanterie mondaine.

La discussion s'engage sur les beautés blondes et les beautés brunes, sur la relativité du goût qui suggère celle

5. Trevor Peach, « Le puits de Thalès à la Renaissance. Les importuns scrutateurs de choses douteuses », *Renaissance and Reformation. Renaissance et Réforme*, Toronto, Nelle série, vol. XI, n° 4, 1987, p. 323.

des hypothèses scientifiques. Le savant n'a plus les yeux fixés au ciel, il sait voir les charmes de l'ici-bas. « Il se peut que la vue de toutes ces étoiles semées confusément, et disposées au hasard en mille figures différentes, favorise la rêverie, et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir⁶. » Tomber devient doux. Le système copernicien propose une explication unifiante qui ne réduit pas la diversité charmante du monde. Le cinquième soir, le philosophe finit par comparer démarche scientifique et séduction amoureuse :

[...] puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus sérieux, les raisonnements de mathématiques sont faits comme l'amour. Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un amant que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage, et à la fin cela va loin. De même, accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, et de cette conséquence encore une autre ; et malgré vous-même, il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez-vous croire⁷.

L'analogie aide à comprendre un entraînement intellectuel, similaire à l'entraînement amoureux, au-delà des préjugés de l'esprit et du cœur. Et à la fin cela va loin, le badinage mondain n'exclut pas des réalités sensuelles. Le

6. Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. Christophe Martin, Paris, GF Flammarion, 1998, p. 60-61.

7. Fontenelle, *Entretiens*, ouvr. cité, p. 144. Voir les commentaires de ce texte par Michel Delon, « *Le rêve de d'Alembert*: métaphore, conjecture, hypothèse », dans Sabine Verhulst (sous la dir. de), *Immaginazione e conoscenza nel settecento italiano e francese*, Milan, Franco Angeli, 2002, p. 170 et par C. Martin, « La philosophie dans le parc : Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, une fiction libertine », *Revue Fontenelle*, Rouen, n° 1, 2003, p. 24.

libertinage peut être conjointement amoureux et intellectuel. La marquise de Fontenelle venge les femmes savantes ridiculisées par Molière dans leur enthousiasme pour les astres et les tourbillons, elle ouvre l'espace où va bientôt s'imposer la marquise du Châtelet, traductrice de Newton et théoricienne du droit au bonheur.

À l'autre bout du siècle, Goethe transforme l'ancienne figure du magicien qui signe un pacte avec le diable en un savant, récusant les limites traditionnellement assignées à l'être humain. Dans le Prologue au ciel, qui précède le monologue nocturne du vieux savant mélancolique, Méphistophélès le décrit comme un insatisfait qui exige les plus belles étoiles du ciel et les meilleurs plaisirs de la terre :

*Vom Himmel fordert er die schönsten Sterne
Und von der Erde jede höchste Lust,
Und alle Näh und alle Ferne
Befriedigt nicht die tiefbewegte Brust*⁸.

Il récusé l'alternative entre savoir et vie, entre la compréhension des astres et l'expérience des plaisirs terrestres, dont les fêtes populaires lui offrent l'exemple et qui vont bientôt prendre pour lui le visage de Marguerite. Le rajeunissement est la métaphore de cette transformation de l'ancien savant. Ce n'est plus seulement l'homme qui reconquiert le goût des plaisirs de la jeunesse, c'est le savoir qui cesse d'être une simple érudition poussiéreuse pour se trouver en prise avec la réalité sociale. Si le premier *Faust* semble rester prisonnier du décor cabalistique et diabolique, le second montre réellement le héros comme un homme des Lumières, œuvrant au progrès social.

La récurrence du motif de l'astronome amoureux ponctue ce siècle, parallèlement aux modifications du

8. Goethe, *Faust. Gesamtausgabe*, Leipzig, Insel-Verlag, 1967, p. 138.

statut de savant dont Élisabeth Badinter a retracé les étapes, du désir de gloire à l'exigence de dignité et à la volonté de pouvoir⁹. L'homme de science peut sortir de son cabinet pour être reconnu dans le monde. La chute de l'astronome est métaphorique d'une situation ancienne, elle est l'image d'un oubli de la réalité humaine et sociale. Godard d'Aucour se livre à une parodie des *Entretiens* de Fontenelle dans les *Mémoires turcs avec l'histoire galante de leur séjour en France*, publiés en 1743. Le narrateur serait Achmet Dely-Azet, bacha à trois queues, Turc de la suite de Said Effendi, ambassadeur extraordinaire du Grand Seigneur. Il a vite pris les manières des petits-mâtres parisiens. Il entreprend de séduire une « jeune brune, vive, enjouée, pleine d'esprit¹⁰ » mariée par sa famille à un mari trop âgé qui ne s'intéresse qu'aux vieilles médailles et au cours des astres, ce qui ne l'empêche pas d'être jaloux à l'excès. Il renonçait à son projet, lorsque l'arrivée d'une comète lui rend quelque espérance : « Je pensai que notre vieil astrologue ne manquerait pas d'aller à l'Observatoire lire dans le ciel ce qui s'y passait ; je ne me trompai pas : bien informé du jour et de l'heure qu'il sortirait, je choisis ce temps pour aller lire ce qui se passait dans le cœur de son épouse¹¹. » Le séducteur rejoint la jeune femme dans le parc de l'hôtel. L'observation des astres reste aussi pour eux un prétexte à s'attarder dehors. « À la faveur de la nuit qui commençait à devenir plus sombre, je pris avec transport un baiser sur les lèvres de cette dame qui me dit de la suivre sur une terrasse d'où nous pourrions voir

9. Voir Elisabeth Badinter, *Les passions intellectuelles*, 3 vol. Paris, Fayard, 1999-2007.

10. Godard d'Aucour, *Mémoires turcs avec l'histoire galante de leur séjour en France*, Paris, En l'hôtel de son Excellence, 1743, t. III, p. 170.

11. Godard d'Aucour, *Mémoires*, ouvr. cité, p. 175.

la comète.» Une allée moins éclairée permet au couple de s'étreindre. «Peut-être que si le jour nous eût éclairés dans ce petit combat, j'aurais vu quelque chose aussi charmant que la comète¹².» Il est encore temps de se rendre sur la terrasse: «La comète ne fait que commencer à paraître. Monsieur de Ferrière, une lunette à la main, assiège le ciel de ses regards; mais ne craigniez rien, Madame, poursuivis-je, sa lunette ne porte pas jusqu'ici¹³.»

La scène de comédie se répète le lendemain, avec le mari sur place. Tous trois se rendent dans le parc.

Arrivés sur la terrasse, il nous fit part de ses savantes réflexions, et nous expliqua la comète par l'algèbre, selon les règles de Kepler; mais toutes les fois que, curieux des secrets du ciel, il avait un œil fermé, et l'autre sur la lunette, je volais un tendre baiser sur les lèvres de son aimable épouse, et je ne voyais qu'elle. Quoique je répondisse à notre astrologue que je découvrais dans le ciel les mêmes choses que lui, je n'avais garde de le contrarier en rien. J'ajoutais même de temps en temps qu'il me semblait voir quelque chose de nouveau pour l'engager à ne pas quitter la lunette¹⁴.

Regarder au loin, c'est être aveugle à ce qui se passe tout près. Suit une nuit d'agitation bouffonne et d'allers et venues entre les trois chambres. Dans toutes ces pages, celui qui est nommé l'astrologue ne prétend nullement prédire l'avenir, c'est un astronome amateur, assez riche

12. Godard d'Aucour, *Mémoires*, ouvr. cité, p. 181. Le narrateur ajoute, annonçant *Point de lendemain*: «Je fis alors réflexion à ce que le vieux de Ferrière m'avait dit, que son épouse était si insensible qu'elle ne prenait pas même du plaisir avec lui, et je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ce bon vieillard.»

13. Godard d'Aucour, *Mémoires*, ouvr. cité, p. 183-184.

14. Godard d'Aucour, *Mémoires*, ouvr. cité, p. 187-188.

pour se payer du matériel scientifique, assez sérieux pour fréquenter l'Observatoire de Paris, qui est aussi le lieu de réunion de l'Académie des sciences. L'amant turc se contente de jouer sur le parallèle entre curiosité scientifique et plaisir amoureux. Il dit encore un peu plus loin : « L'amour ainsi que le ciel a ses phénomènes¹⁵. » Godard d'Aucour n'insiste pas sur les implications graveleuses des queues de comète et du bacha à trois queues.

Trois ans plus tard, un roman de Bibiena reprend la scène de la leçon d'astronomie et d'amour dans un parc, mais le ton n'est plus à la comédie ou, s'il s'agit de comédie, c'est dans le style de la nouvelle préciosité à la Marivaux. Le roman se présente comme un emboîtement de récits qui renvoie à la relativité générale des valeurs et des points de vue. C'est un chien turc qui est le premier narrateur et qui, offert comme un présent d'amour, passe de main en main et donne la parole à toute une série de femmes et d'hommes. Artémire raconte ses amours avec un abbé astronome, Lisimon. Tout commence durant des soirs où la chaleur donne envie de sortir. « La lune était levée, et sa lueur douce, qui inspire je ne sais quoi de triste et de passionné, nous donna le goût de rêver¹⁶. » C'est une citation des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. « Ce spectacle me fit rêver », disait le narrateur de Fontenelle, il inspire « je ne sais quoi de triste et de passionné¹⁷ ». Lisimon donne à la

15. Godard d'Aucour, *Mémoires*, ouvr. cité, p. 244.

16. Bibiena, *Le petit Toutou*, Amsterdam, s.n., 1746, p. 160. Sur Bibiena, voir l'introduction de Henri Lafon à son édition de *La poupée* (Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1987) et notre étude, « L'imaginaire romanesque de Jean Galli de Bibiena », dans Daniela Galligani (sous la dir. de), *I Bibiena, Una famiglia in scena: da Bologna all'Europa*, Colle Val d'Elsa, Alinea, 2002, p. 35-40.

17. Fontenelle, *Entretiens*, ouvr. cité, p. 59.

jeune femme des cours d'astronomie. Un soir plus particulièrement, une apparition, sans doute une comète, attire le couple dans la campagne. L'astronome ne se détourne pas de l'amour par curiosité scientifique, il abandonne l'observation astronomique par amour. Lisimon jette sa lunette et fait sa déclaration :

Le corps que vous voyez dans le ciel n'est point le seul de son espèce ; il roule avec bien d'autres dans le firmament ; le cercle immense qu'il lui faut décrire nous le rend si rare ; il ne l'est pas dans la nature, et l'écoulement de quelques siècles le ramènera aux yeux des peuples de la terre. Mais verra-t-on jamais quelqu'un qui, après avoir été livré aux plus sublimes découvertes de la nouvelle philosophie, qui, après avoir été pénétré des feux de cette clarté divine, qui, après avoir été convaincu que cette étude solide peut seule remplir l'esprit d'un homme raisonnable, avilisse comme moi le titre de philosophe, déshonore comme moi sa raison et ses lumières. Je n'ai point pris un vol si rapide que pour tomber, que pour ramper avec plus d'ignominie. Un philosophe peut aimer, mais l'amour ne doit être en lui qu'un goût passager, qu'un commerce aisé pour ranimer les sens et délasser l'esprit. Mais le laisser devenir l'affaire la plus sérieuse de la vie, prendre le dégoût pour les ouvrages les plus sublimes, oublier Locke, Clarke et Newton ; se plaire dans ses peines, trouver enfin la philosophie incommode, la fuir, y renoncer, cette honte n'était réservée qu'à moi seul [...] Que les astres achèvent leur cours sans moi ; hors de tout soin désormais pour découvrir les secrets du ciel, je ne m'attacherai plus qu'à pénétrer ceux de votre cœur¹⁸.

Tomber, ramper, on retrouve le vocabulaire de la chute, non plus pour évoquer le cocuage, mais le fait de tomber amoureux.

18. Bibiena, *Le petit Toutou*, ouvr. cité, p. 176-177.

De la déclaration à la liaison, les amants passent par les étapes obligées. Mais la vie sentimentale est soumise aux mêmes révolutions que les astres. Cet amour n'est pas fait pour durer éternellement. Aux gradations de l'amour naissant répondent celles d'une passion qui s'éteint. Au bout de deux années, la jeune femme constate avec amertume :

Je voyais renaître peu à peu dans son âme le penchant à spéculer dans les astres. Emporté par son inclination naturelle, il me parlait quelquefois de découvertes astronomiques [...]. Je découvrais chaque jour plus de froideur dans sa tendresse et plus de chaleur dans son goût pour l'étude ; et ces passions faisaient voir des nuances singulières, l'une en diminuant, l'autre en augmentant¹⁹.

Lisimon finit par partir en Amérique, pour faire des observations « avec plusieurs géomètres astronomes²⁰ », ce qui se réfère à l'expédition de La Condamine, envoyé au Pérou avec un astronome et un mathématicien pour mesurer le méridien du côté de l'équateur et décider de la forme du globe terrestre, tandis que Maupertuis partait au pôle Nord. Lisimon apparaît ici comme un savant reconnu, engagé concrètement dans la recherche scientifique ; l'incompatibilité entre astronomie et amour, entre là-haut et ici-bas cède la place à une alternance, où curiosité intellectuelle et passion amoureuse relèvent d'une même activité morale, susceptible d'investissements différents selon les âges de la vie.

La scène d'astronomie peut donc se jouer à trois ou à deux, dans une version comique ou plus mélancolique. Elle peut retrouver la simplicité de la fable antique et se dérouler avec un seul personnage, sans témoin, ou bien

19. Bibiena, *Le petit Toutou*, ouvr. cité, p. 253-259.

20. Bibiena, *Le petit Toutou*, ouvr. cité, p. 262.

glisser dans la farce et la pornographie. L'élève de la nature, imaginé par Guillard de Beurieu, est élevé expérimentalement hors de tout contact avec ses semblables, d'abord dans une cage, puis sur une île déserte. Il fait l'apprentissage du monde et observe, un soir de printemps, le ciel étoilé. « Ce spectacle était trop admirable pour ne pas enchanter tous mes sens, pour ne pas suspendre mon sommeil. » Il découvre la lune et sa clarté diffuse, il avance ainsi le nez en l'air.

Un arbre se trouva sur mon passage, et comme j'étais occupé de bien plus grands objets que ceux de la terre, je ne le vis point, et j'allai étourdiment m'y donner un coup à la tête. Je n'étais pas encore revenu de la douleur et de l'étonnement que cela m'avait causé, lorsque je me laissai tomber dans une fosse assez profonde, où il y avait un peu d'eau, mais beaucoup de boue²¹.

Une bosse au front et un bain de boue n'ont rien de dramatique, c'est le prix à payer pour apprendre à savoir où l'on met les pieds. La connaissance du monde extérieur ne doit pas se faire au détriment de la vie immédiate. Les chutes sont nécessaires à l'apprentissage du réel et à une meilleure connaissance de soi. Aucune servante ne vient rire de la chute, l'élève de la nature tire tout seul la leçon de cette expérience. Il doit gérer l'équilibre entre ses intérêts à court terme et la connaissance, entre l'abstrait et le concret. Le roman a parfois été attribué à Jean-Jacques Rousseau, il exprime une crainte devant un savoir qui s'éloignerait de la vie et vise « une résolution apaisée de la tension entre *libido sciendi* et participation à la vie sociale²² ».

21. Guillard de Beurieu, *L'élève de la nature*, Amsterdam et Paris, Panckoucke, 1764, t. I, p. 129.

22. La formule est d'Antonia Zagamé, « Les absences des philosophes : savoir et distraction dans la fiction romanesque du

Suzon, la sœur du portier des chartreux, jeune femme livrée à elle-même, en d'autres termes vouée à la prostitution, se soucie uniquement de la nécessité immédiate. Elle collectionne les amants et les protecteurs. Parmi eux « un vieux garçon fort riche » dont les propositions ne se refusent pas. Elle s'étonne, en arrivant, de devoir monter tout en haut de l'immeuble, à une époque où la hiérarchie sociale est inverse de l'étagement des maisons. « Je ne savais pourquoi un homme riche avait de préférence choisi pour son appartement le grenier de sa maison. » C'est qu'il y a installé son observatoire. L'élévation intellectuelle est synonyme d'une dégringolade sociale et de quasi impuissance sexuelle : « Aussitôt que la porte du cabinet fut ouverte, j'aperçus ce vieillard qui me paraissait très enfoncé dans les calculs et qui me fit signe, en me voyant entrer, de m'asseoir ²³. » Suzon regarde le décor et nous décrit le télescope comme un gigantesque sexe masculin, pointé vers le ciel. Une illustration explicite l'assimilation. Toute sexualité est déplacée vers l'instrument, alors que l'astronome, désigné encore comme astrologue, se révèle aux limites de l'impuissance.

Suzon cherche à s'adapter à cette cohabitation. « Quelquefois ce vieillard, enthousiasmé de son art, venait me chercher dans mon lit, ne me donnait pas le temps de m'habiller, pour me faire prendre part à la joie qu'il avait ressentie, d'avoir aperçu le passage de telle planète sous telle autre qu'il me nommait et dont j'ai

XVIII^e siècle », dans Pierre Hartmann et Florence Lotterie (sous la dir. de), *Le philosophe romanesque. L'image du philosophe dans le roman des Lumières*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, p. 157.

23. *Mémoires de Suzon, sœur de D... B..., portier des chartreux* [1783], dans *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, t. II p. 939-940.

oublié le nom. » Leur intimité sensuelle se réduit à quelques manipulations pendant l'examen des astres. L'observation d'un phénomène céleste se confond avec la jouissance sexuelle.

Dès que j'avais fait tout ce qu'il m'avait dit, « Vois-tu, me disait-il, telle chose ? » Quoique je ne visse rien de plus souvent, je répondais toujours oui, et lui disais : « De tout ce que vous me dites, que concluez-vous ? — Ce que j'en conclus, me répondait mon insupportable amant, que nous aurons une éclipse de soleil dans vingt ans, une autre dans à peu près le même temps, et qu'elles seront toutes deux très visibles en Europe. » Ses pronostics devaient toujours arriver dans un temps si éloigné que je ne pouvais le prendre en défaut²⁴.

Imprévoyant, le vieil homme meurt avant d'avoir pu faire une rente à sa maîtresse. Sa passion pour les choses lointaines lui a fait perdre de vue les réalités présentes. Suzon n'a pas le cœur à rire, comme la servante de Thrace, de l'éclipse sexuelle et de la disparition définitive de son amant. Aucun jeune concurrent ne vient profiter des faiblesses du vieil homme, mais la logique est la même que dans le roman de Godard d'Aucour. L'expérimentation et l'observation du ciel sont des manies de privilégiés, loin des besoins de ceux qui doivent payer de leur personne pour survivre. Les nécessités au jour le jour ne permettent pas de se soucier des pronostics vingt ans ou quarante ans plus tard.

C'est sans doute dans cette série textuelle qu'il faut relire *Le rêve de d'Alembert*. La situation du géomètre qui rêve du Grand Tout aux côtés de M^{lle} de Lespinasse peut être assimilée à celle de l'astronome qui doit choisir entre expérience scientifique et sentiment amoureux. La

24. *Mémoires de Suzon*, ouvr. cité, p. 940-941.

rêverie de d'Alembert s'accompagne de gestes qui suppléent les instruments scientifiques.

Il avait imité avec sa main droite le tube d'un microscope, et avec sa gauche, je crois, l'orifice d'un vase ; il regardait dans le vase par ce tube [...] Le vase où il apercevait tant de générations momentanées, il le comparait à l'univers. Il voyait dans une goutte d'eau l'histoire du monde. Cette idée lui paraissait grande. Il la trouvait tout à fait conforme à la bonne philosophie qui étudie les grands corps dans les petits²⁵.

On connaît la conclusion de la scène : M^{lle} de Lespinasse veut tâter le pouls de son amant. « Je ne sais où il avait caché sa main. Il paraissait éprouver une convulsion. » Elle décrit ce que le médecin Bordeu et le lecteur interprètent comme une éjaculation nocturne du dormeur. Cette mise en scène de Diderot repose sur un déplacement du particulier au général et du plus petit au plus grand. Le microscope se change en télescope, l'éprouvette où nagent des animaux minuscules devient l'équivalent de l'univers, l'accouplement des amants est sacrifié à une rêverie libidineuse sur des formes de reproduction étonnantes qui existeraient sur d'autres planètes, ainsi qu'à la satisfaction individuelle du savant sur la sexualité duquel les contemporains se posaient des questions. Le microscope ou télescope s'est transformé en organe masculin. L'hypothèse scientifique est en continuité avec la libido du savant, une libido qui ne se réduit pas à une génitalité procréatrice.

On a souvent remarqué le lien que Diderot lui-même établissait, de façon ironique, des *Entretiens sur la pluralité des mondes* au *Rêve de d'Alembert*. Bordeu

25. Diderot, *Le rêve de d'Alembert*, éd. Jean Varloot, Paris, Éditions sociales, 1962, p. 34-35.

évoque « le sophisme de l'éphémère » que M^{lle} de Lespinasse illustre par « la rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier²⁶ ». La réflexion passe ainsi du moment à la suite des siècles comme de l'atome à l'univers. L'image de la toile d'araignée rend compte du cerveau humain aussi bien que de l'ensemble du système céleste. Elle suggère une continuité d'ici à Sirius. Le dialogue de Diderot prend place plus discrètement dans la série romanesque des scènes d'astronomie. Bordeu se trouve avec M^{lle} de Lespinasse dans la même situation que le jeune amant de la tradition, mais c'est aussi un savant, et quand ils se retrouveront en tête-à-tête sans d'Alembert, ce sera pour discuter de morale sexuelle, dans un nouveau déplacement de l'acte physique à la pensée. Quelques interventions du géomètre qui se réveille jouent sur la situation traditionnelle : il remarque une première fois que le médecin embrasse la jeune femme et interrompt, une deuxième fois, la conversation : « Je crois que vous dites des ordures à M^{lle} de Lespinasse²⁷. » Mais, à la différence des textes précédents, la philosophie, incarnée par Diderot, et la médecine que représente Bordeu servent de transition entre la connaissance abstraite et la vie quotidienne, entre d'Alembert et M^{lle} de Lespinasse. Le développement des sciences de la vie aide à comprendre les liens de la matière et de la vie, de la vie et de la pensée. À deux reprises, le cycle d'une vie est résumé, les exemples choisis sont ceux de d'Alembert et de M^{lle} de Lespinasse eux-mêmes. De la raison diurne à la rêverie nocturne, une même rationalité englobe les mouvements des astres et ceux de la vie physique et morale. L'hypothèse d'une continuité matérialiste

26. Diderot, *Le rêve*, ouvr. cité, p. 38.

27. Diderot, *Le rêve*, ouvr. cité, p. 53 et p. 58.

débouche sur une articulation complexe entre sciences de la matière et connaissance de soi. Sensations et sentiments, idées et rêves relèvent d'une science de l'homme qui reste à fonder épistémologiquement.

La fable de l'astronome qui tombe dans le puits, qui, à vouloir voir trop haut, est ravalé au plus bas, s'inscrit plus généralement dans une méfiance à l'égard de toute science sans conscience. Un texte d'Ésope servait de matrice à la série des observations astronomiques qui détournent de l'amour ; une leçon de Diogène, telle que la rapporte Diogène Laërce, ouvre une série non moins riche au XVIII^e siècle. « Il [Diogène] s'étonnait de voir les grammairiens faire des recherches sur les malheurs d'Ulysse, tout en ignorant les leurs propres. Et il s'étonnait aussi de voir les musiciens accorder les cordes de leur lyre, mais laisser désaccordées les dispositions de leur âme, les mathématiciens fixer leur regard sur le soleil et la lune, mais ne pas remarquer ce qui se passe à leurs pieds²⁸. » L'astronome, nommé ici le mathématicien, prend place parmi les autres savants et artistes qui développent une compétence au-delà des besoins immédiats. La science, les arts et les lettres risquent de détourner de l'essentiel, qui serait la liberté morale et la science ou l'art de bien vivre. Au tournant du XVII^e au XVIII^e siècle, l'abbé Laurent Bordelon s'en prend aux fausses sciences et joue de l'invention romanesque pour dénoncer ceux qui donnent leurs romans pour des vérités établies. Il est l'auteur d'un dialogue, *De l'astrologie judiciaire, entretien curieux où l'on répond d'une manière aisée et agréable à tout ce qu'on peut dire en sa faveur* (1689), et de plusieurs romans bizarres, selon le terme d'Henri Coulet, de textes

28. Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, éd. M.-O. Goulet-Cazé, Paris, Librairie Générale Française, coll. « La Pochothèque. Classiques modernes », 1999, VI, 27-28.

monstrueux, selon celui de René Démoris²⁹, tels que *l'Histoire des imaginations de M. Oufle, causées par la lecture des livres qui traitent de la magie* (1710). Il a également commis un almanach qui se propose de remplacer les observations et prédictions astronomiques par des observations terrestres et humaines.

Je ne m'élèverai point au ciel, pour savoir l'avenir. Ce pays est trop éloigné de moi, j'aurais trop de tourbillons à parcourir, ils pourraient me faire tourner la tête, j'ai la vue si faible qu'elle ne peut souffrir la lumière de ces astres où l'on prétend lire tant de merveilles, apprendre tant de secrets, et découvrir par le moyen des lunettes des millions d'influences imperceptibles. Les planètes, les étoiles de là-haut n'auront aucune part à ce que je dirai. Je laisse le soin de les consulter à ceux qui n'aiment tirer leurs connaissances que des sources les plus éloignées³⁰.

Le bon sens conseille de s'assurer de ce qu'on peut connaître avec certitude avant de se lancer en quête de savoirs hypothétiques. Qu'on maîtrise le plus proche avant de s'aventurer vers le plus lointain. On peut partager le savoir concret, alors que les sciences occultes engendrent l'ésotérisme et le charlatanisme. « Les sources où je puiserai mes prédictions sont à la portée de tout le monde ; je consulterai des astres, des étoiles qui sautent continuellement aux yeux ; je ramperai, j'irai terre à terre : c'est pourquoi je puis appeler cet ouvrage un *Almanach terrestre*. » La hiérarchie s'inverse entre le bas et le haut, et même le matériel et le spirituel.

29. Voir Henri Coulet, *Le roman jusqu'à la Révolution*, 9^e éd., Paris, Colin, 2000, p. 285 et René Démoris, *Le roman à la première personne. Du classicisme aux Lumières*, Paris, Colin, 1975, p. 188.

30. Laurent Bordelon, *Almanach terrestre ou prédictions critiques pour l'année suivante*, Paris, Pierre Prault, 1713, p. 6.

J'examinerai ce qui s'est passé sur notre globe terrestre, grossier et véritablement matériel, ce qui s'y passe tous les jours ; et comme je remarque que, dans tous les jours, tout se conduit par les mêmes principes, par les mêmes mobiles, par les mêmes ressorts, je conclurai que l'année prochaine, l'année qui suivra cette prochaine, celle qui suivra cette suivante, et ainsi d'année en année, on pensera à peu près ce qu'on pense aujourd'hui, on dira ce qu'on dit, on fera ce qu'on fait, on écrira même ce qu'on écrit³¹.

L'astrologie se nourrit d'exceptions, alors que le savoir concret se constitue de régularités. Quatre ans après la parution de cet almanach, le libraire peut le publier à nouveau sous un titre légèrement différent qui affiche la dimension parodique : *Almanach terrestre et facétieux, ou l'oracle enjoué, contenant des prédictions critiques, satyriques et réjouissantes qui s'accompliront pendant le cours de l'année 1717*. Alors que l'observation du ciel nécessite un matériel complexe, l'observatoire de l'auteur est son cabinet, il n'a qu'à regarder la société, à se connaître lui-même. À une connaissance indirecte se substitue une expérience immédiate, contrôlable, et à la recherche de causes lointaines un examen des conséquences concrètes. Bordelon ne récuse pas le savoir, c'est au contraire au nom d'une connaissance objective qu'il fait choix de l'ici-bas. « Je laisserai donc ces astres qui sont éloignés de nous ; j'en trouverai sur la terre, qui m'instruiront assez³². » Les signes du zodiaque sont ainsi remplacés par les caractères humains, et les planètes par les conditions et les comportements. Le détail des prédictions se présente comme une série d'anecdotes et d'observations de la vie de tous les jours. Il ne s'agit plus des almanachs d'amour du siècle

31. Laurent Bordelon, *Almanach*, ouvr. cité, p. 7.

32. Laurent Bordelon, *Almanach*, ouvr. cité, p. 13.

précédent³³ qui jouaient de métaphores précieuses et d'analogies entre les brouillards et les brouilleries ou bien entre les éclipses et les absences, mais d'un examen positif et concret. Ce choix de la vie ici-bas correspond à tout le journalisme de Steele et Addison qui va prospérer dans l'Europe des Lumières.

Selon que la figure récusée est l'astrologue ou bien l'astronome, le charlatan ou le savant, son antagoniste sera le spectateur, le témoin de la vie sociale et morale ou bien l'homme de la foi et des valeurs spirituelles. Au savoir abstrait sont opposés un savoir concret, plus directement utile, ou des certitudes qui ne sont plus seulement de l'ordre de la science. La fin du XVIII^e siècle en France correspond à une grave crise de la société et des croyances, à une diffusion des sciences et à un questionnement sur les garanties du savoir. Les consultations de Mesmer et l'envol des montgolfières présentent un même caractère spectaculaire, elles donnent le sentiment au public d'une mise en cause des hiérarchies traditionnelles entre le haut et le bas, le physique et le moral, l'individuel et le collectif. Elles peuvent susciter une réaction de refus et de repli sur les certitudes morales. Telle est l'attitude de Geoffroy, l'un des successeurs de Fréron dans *L'Année littéraire*. Il ouvre l'année 1784 par des « Réflexions préliminaires sur le goût actuel de la nation » et prend position contre les engouements modernes, au nom de la littérature qui serait le refuge des vraies valeurs traditionnelles.

Il est beau sans doute de s'élever dans les airs, à l'aide de la fumée; mais il est encore plus beau de s'élever au-dessus des autres hommes par la pensée. Il faut

33. Voir, par exemple, *Le Grand Almanach d'amour*, s.l., s.d. [relié à la suite de l'*Almanach terrestre* de Bordelon dans l'exemplaire de l' Arsenal] ou *L'astrologue amoureux*, Paris, Estienne Loyson, 1657.

connaître sa maison, mais il vaut mieux se connaître soi-même. L'histoire naturelle décrit l'homme physique ; la littérature nous dévoile le caractère de l'homme moral. Rien de plus amusant que de distiller à l'alambic, et de mettre les métaux en fusion ; mais il est peut-être plus agréable de savoir analyser les mouvements de l'âme, et décomposer les passions. Une dissection est une chose charmante ; cependant j'aime bien mieux l'anatomie du cœur humain ; il est fort bon de considérer les étoiles, et de savoir ce qui se passe dans la lune, n'est-il pas encore meilleur de contempler les mœurs de la société et de savoir ce qui se passe dans le monde³⁴ ?

L'aérostation, l'anatomie et l'astronomie sont ravalées sur le même plan que l'alchimie. Le succès des montgolfières ne serait que fumée. L'observation de la vie ici-bas relève soit de la morale, soit d'une connaissance des mœurs qui s'oriente vers une science de l'homme.

Ces années de crise révèlent les contradictions du temps. *L'an deux mille quatre cent quarante* témoigne de l'optimisme de Louis Sébastien Mercier, de sa confiance dans une raison qui finira par s'imposer et dans une histoire qui peut apporter un progrès aux hommes. Mais au fil des rééditions, les adjonctions sont autant de retouches et de repentirs qui infléchissent le propos. L'utopie de Mercier veut réconcilier la raison et la foi. Le narrateur qui voyage dans le futur assiste à la première communion d'un jeune homme, initié à la beauté et à l'ordre de l'univers. Le temple se confond avec l'observatoire.

34. *L'Année littéraire*, 1784, t. I, p. 10-11. Je dois cette référence à Joël Castonguay-Bélanger dans sa thèse, « Les écarts de l'imagination. Pratiques et représentations de la science dans le roman ou tournant des lumières (1775-1810) », Montréal et Paris, Université de Montréal et Université de Paris-Sorbonne/Paris IV, 2007.

Nous choisissons une nuit où, dans un ciel serein, l'armée des étoiles brille dans tout son éclat. Accompagné de ses parents et de ses amis, le jeune homme est conduit à notre observatoire : tout à coup nous appliquons à son œil un télescope ; nous faisons descendre sous ses yeux Mars, Saturne, Jupiter, tous ces grands corps flottant avec ordre dans l'espace : nous lui ouvrons, pour ainsi dire, l'abîme de l'infini³⁵.

Le pasteur commente et ordonne : « Adorez le Dieu de ces mondes. » Une note souligne la convergence du savoir scientifique et de la foi religieuse : « Le télescope est le canon moral qui a battu en ruine toutes les superstitions, tous les fantômes qui tourmentaient la race humaine. Il semble que notre raison se soit agrandie à proportion de l'espace immesurable que nos yeux ont découvert et parcouru. » Le télescope n'est plus simplement un outil d'observation et de mesure, il sert à constater l'immesurable. La raison reconnaît sa limite et fonde la foi. Un microscope remplace ensuite le télescope. « On apporte un microscope ; on lui découvre un nouvel univers, plus étonnant, plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivants que son œil aperçoit pour la première fois, qui se meuvent dans leur inconcevable petitesse, et qui sont doués des mêmes organes appartenant aux colosses de la terre, lui présentent un nouvel attribut de l'intelligence du Créateur³⁶. » L'inconcevable prolonge l'immesurable, il désigne la continuité de la raison à une foi qui ne se compromet avec aucune superstition.

35. Louis Sébastien Mercier, *L'an deux mille quatre cent quarante. Rêve s'il en fût jamais*, éd. nelle, Paris, Lepetit et Gérard, an X [1801-1802], t. I, p. 162.

36. Louis Sébastien Mercier, *L'an deux mille quatre cent quarante*, ouvr. cité, p. 1.

En 1786, Mercier fait précéder la réédition de *L'an deux mille quatre cent quarante* d'une « Épître dédicatoire » à cette année lointaine qu'il conjure d'arriver bientôt. Il y établit une nouvelle hiérarchie entre les sciences indispensables aux hommes, telle la politique, et celles qui seraient de pure curiosité.

Les calculs astronomiques, les systèmes superbes sur la formation de l'univers sont le luxe de l'esprit humain ; mais ces brillantes spéculations, étrangères à l'ordre public, à la stabilité des lois, ou à leur réformation, ne rendent pas les citoyens plus heureux, et ne veillent point à ce qu'il y a de plus important, à la prospérité des États. Ne pourrait-on pas comparer en ce moment la nation française (qui semble abandonner l'étude du droit des gens, la réformation des lois civiles, pour des expériences physiques, chimiques, pour des voyages aériens, etc.), ne pourrait-on pas la comparer, dis-je, à l'astrologue de la fable, qui en regardant aux cieux et ne regardant point à terre, se laissa choir au fond d'un puits³⁷ ?

La continuité postulée dans la « Communion des deux infinis » se défait dans cette réflexion préliminaire qui rétablit une discontinuité entre les savoirs immédiatement nécessaires et les connaissances qui relèveraient du luxe intellectuel. Le télescope, canon moral dans la guerre du progrès, semble se retourner contre les hommes qui oublieraient l'urgence du combat politique, tandis que la métaphore du luxe risque de prolonger l'anathème rousseauiste contre les activités aussi bien littéraires que scientifiques. Alors que le narrateur admire « tout le luxe de la nature³⁸ », l'auteur de cette

37. Louis Sébastien Mercier, *L'an deux mille quatre cent quarante*, ouvr. cité, p. xxxiv-xxxvj.

38. Louis Sébastien Mercier, *L'an deux mille quatre cent quarante*, ouvr. cité, t. II, p. 42.

épître dédicatoire se méfie d'une perte de l'essentiel. Du luxe comme grandeur au luxe comme gâchis. La dégradation du climat social rompt la continuité des savoirs.

Le chevalier de La Lande, dont le pasteur vaudois Jean-Louis Bridel a publié les lettres en 1781, appartient à ce même contexte d'insatisfaction et d'inquiétude. Le narrateur s'est progressivement isolé de la société qu'il observe, solidaire des plus démunis et des infortunés.

L'âme est faite pour s'instruire et se perfectionner : c'est un goût légitime et naturel. Mais pourquoi recherche-t-on les connaissances les plus inutiles, les plus difficiles à acquérir, les moins à la portée de tout le monde pendant qu'on a négligé les plus faciles et les plus essentielles ? L'on mesure la hauteur des montagnes, l'on range les plantes en différentes classes, on connaît la distance de notre globe aux étoiles, et l'on ne se connaît pas soi-même ; on ne cherche point à démêler le labyrinthe des passions et les petits motifs qui font agir les hommes et que décèlent leurs moindres actions³⁹.

La ville est le champ de ses observations, la déambulation est son mode d'étude. Il se promène « d'un air nonchalant et distrait » et note « les petites démarches » de ceux qu'il rencontre. Suivent quelques portraits, l'avare, la coquette, puis, en pendant, l'enfant cruel et l'enfant sensible. Le chevalier s'inscrit dans le sillage des *Spectateurs* d'Addison ou de Marivaux. Sa nonchalance le situe plutôt du côté du moraliste qui ne prétend à aucune science de l'homme. Le dernier mot est laissé à la religion.

C'est par rapport à ces textes qu'il faut relire une lettre fameuse, celle du 14 juillet 1762 dans laquelle

39. Jean-Louis Bridel, *Les infortunes du jeune chevalier de La Lande*, éd. Yves Giraud, Genève, Slatkine, 2002, p. 129.

Diderot explique à Sophie Volland son projet d'épistolier. Il lui écrit régulièrement et lui rend compte de ses journées, de ses nuits par le menu.

Mes lettres sont une histoire assez fidèle de la vie. J'exécute sans m'en apercevoir ce que j'ai désiré cent fois. Comment, ai-je dit, un astronome passe trente ans de sa vie, au haut d'un observatoire, l'œil appliqué le jour et la nuit à l'extrémité d'un télescope pour déterminer le mouvement d'un astre, et personne ne s'étudiera soi-même, n'aura le courage de nous tenir un registre exact de toutes les pensées de son esprit, de tous les mouvements de son cœur, de toutes ses peines, de tous ses plaisirs⁴⁰.

Ce qui est nouveau dans cette page, c'est la pratique du journal ou du registre, le relevé d'observations systématiques et régulières. Il ne s'agit pas de dévaloriser l'astronomie au profit des connaissances plus proches, immédiatement utiles, mais d'appliquer à la connaissance de soi les protocoles d'expérience propres aux sciences de la nature. L'attitude est réellement expérimentale par son refus de tout modèle *a priori*.

Il faudrait bien du courage pour ne rien celer. On s'accuserait peut-être plus aisément du projet d'un grand crime que d'un petit sentiment obscur, vil et bas. Il en coûterait peut-être moins pour écrire sur son registre : « J'ai désiré le trône au dépens de la vie de celui qui l'occupe », que pour écrire : « Un jour que j'étais au bain parmi un grand nombre de jeunes gens, j'en remarquai un d'une beauté surprenante, et je ne pus jamais m'empêcher de m'approcher de lui ». Cette espèce d'examen ne serait pas non plus

40. Diderot, *Correspondance*, éd. Georges Roth et Jean Varloot, Paris, Éditions de Minuit, 1955-1970, 16 vol., t. IV, p. 39.

sans utilité pour soi. Je suis sûr qu'on serait jaloux à la longue de n'avoir à porter en compte le soir que des choses honnêtes. Je vous demanderais, à vous : « Diriez-vous tout ⁴¹ ? ».

Cet examen de conscience rappelle une pratique spirituelle, la préparation catholique de la confession, que Diderot vide de toute perspective culpabilisante et transcendante. N'écrit-il pas à Sophie, quelques jours plus tard : « Vous me rendez attentif à tous les moments de ma journée. Un dévot qui doit compte à son directeur de ses pensées, de ses actions et de ses omissions, ne s'épie pas plus scrupuleusement ⁴² » ? Il insiste sur la réciprocité d'aveux qui restent travaillés de désir. Il est troublé par l'évocation des secrets intimes de Sophie et des jeux sexuels auxquels il la soupçonne de se livrer avec sa sœur. Veut-il séduire parallèlement la jeune femme en lui confiant une tentation que nous nommerions homosexuelle, mais qui ne relève pas pour lui de cette catégorie anachronique ? Pourquoi, s'est-on demandé ⁴³, nomme-t-il Uranie la sœur cadette de Sophie dont le prénom était Marie-Charlotte ? Uranie est la muse de l'astronomie et l'allégorie des amours chastes. Est-elle Uranie par antiphrase ? par un jeu entre le lointain et le très proche ? Les deux exemples qu'il choisit pour illustrer son projet de journal intime sont à nouveau hiérarchisés, selon une partition qui redouble le décalage entre les connaissances célestes ou terrestres. L'ambition, la conquête du pouvoir relèvent des grandes passions, de celles qui marquent l'histoire des nations. Un frôlement au bain, une sensualité peu orthodoxe seraient au con-

41. Diderot, *Correspondance*, ouvr. cité, p. 39.

42. Diderot, *Correspondance*, ouvr. cité, p. 87-88.

43. La question est posée par Benoît Melançon dans *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Montréal, Fides, 1996, p. 397.

traire petits et bas. Des sollicitations, auxquelles Suzanne Simonin est soumise, jusqu'aux interrogations de M^{lle} de Lespinasse dans *Le rêve de d'Alembert*, Diderot est souvent revenu sur des désirs qui échappent à la grande loi naturelle de reproduction. À l'ordre céleste et à la beauté de la nuit étoilée, Diderot oppose l'océan matériel qui brasse les espèces et les genres, le chaos amniotique où tout se perd et se transforme. Le régicide et la lutte pour le pouvoir ouvrent les possibles de l'histoire, le désir polymorphe, irréductible à toute norme procréatrice, ouvre ceux de la vie morale. Si l'épistolier se réclame d'un projet de sincérité qui en effraierait plus d'un, il est vraisemblable que les nombreuses lacunes dans la correspondance entre les deux amants soient dues à une censure de M. de Vandeuil, ou bien à une demande de la famille de Sophie, soucieuse que soit effacée toute trace de la nature érotique de la liaison, ou bien pour exorciser les libertés par trop dérangeantes du beau-père.

L'astronomie, abandonnée au nom de cette observation de la vie humaine, fait retour quelques lettres plus loin, comme modèle de distance par rapport à l'objet d'étude.

Oh ! que ce monde-ci serait une bonne comédie, si l'on n'y faisait pas un rôle, si l'on existait par exemple dans quelque point de l'espace, dans cet intervalle des orbites célestes où sommeillent les dieux d'Épicure, bien loin, bien loin, d'où l'on ne vît ce globe, sur lequel nous trottons si fièrement, gros tout au plus que comme une citrouille, et d'où l'on observât, avec le télescope, la multitude infinie des allures diverses de tous ces pucerons à deux pieds qu'on appelle des hommes. Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne

m'inspirassent plus des sentiments d'horreur, ou de douleurs violentes⁴⁴.

La connaissance de l'homme est préférée aux sciences de la nature, au nom de l'observation directe et de l'utilité immédiate, mais ce sont les sciences de la nature qui fournissent les protocoles d'objectivité et d'abstraction des passions particulières. Il n'est de science de l'homme qu'à la condition de savoir se détacher des lois et des mœurs de son pays, et même des réactions de sa sensibilité. Diderot récuse la discipline astreignante du journal intime que l'on compose en tête-à-tête avec soi-même. Il lui préfère un journal épistolaire qui est dialogue avec l'autre. Cette confrontation rompt la solitude et assure une forme d'objectivité.

Le modèle astronomique est régulièrement concurrencé par un autre dans les fictions de Diderot. Dans l'anecdote de l'astronome distrait, la belle régularité des phénomènes célestes se perd dans la contingence terrestre. Parfois le ciel lui-même se voile, se dérobe et perd sa claire évidence. Dans le portrait qu'il a tenté de Diderot en météorologue⁴⁵, Thierry Belleguic a marqué la récurrence d'une scène emblématique, présente dès *La promenade du sceptique*. Les philosophes débattent dans l'allée des marronniers et confrontent leur système. La beauté du ciel semble fournir au déiste un argument en faveur de ses thèses. La scène se passe « par une de ces belles nuits qu'un auteur de roman ne laisserait pas échapper sans en tirer le tribut d'une ample description » : « [...] la lune était au zénith, le ciel sans nuage et

44. Diderot, *Correspondance*, ouvr. cité, p. 71.

45. Thierry Belleguic, « Diderot et le temps qu'il fait : portrait de l'écrivain en météorologue », *Tangence*, Rimouski et Trois-Rivières, n° 73, automne 2003, p. 9-37.

les étoiles très radieuses⁴⁶ ». Les défenseurs d'un ordre divin triomphent : « Voyez-vous l'éclat de ses astres ; la course toujours régulière des uns, la constante immobilité des autres, les secours respectifs qu'ils s'entre-donnent, l'utilité dont ils sont à notre globe ? [...] leur existence et leur ordre admirable ne nous mèneront-ils pas à la découverte de leur auteur ? » Le partisan de l'athéisme pourrait être contraint à la défensive, lorsque le ciel semble se mettre de son côté : « [...] le ciel s'obscurcit ; un nuage épais nous déroba le spectacle, et nous nous trouvâmes dans une nuit profonde, ce qui nous détermina à finir notre querelle [...] »⁴⁷. Les philosophes sont renvoyés aux limites de leurs sens et à la nécessaire modestie de leurs hypothèses. Le ciel n'est pas le domaine des seules évidences astronomiques, il est aussi le théâtre d'un temps qui semble le règne de l'incertain et de l'aléatoire. Quant à l'athée, il est brutalement confronté aux conséquences sociales du cynisme. Le désordre parmi les hommes peut faire souhaiter une religion comme police de la vie en commun.

Parallèlement à *La promenade du sceptique*, Diderot compose un roman qui recourt au même procédé de l'allégorie, *Les bijoux indiscrets*. Le roi qui en est un des personnages principaux a un collègue d'haruspices, chargés de lui prédire l'avenir. Leur chef Codindo se passionne pour l'astronomie nouvelle, se met en tête de contrôler le passage de la comète de Halley et s'installe sur son donjon, « l'œil collé à la lunette⁴⁸ ». Toute la

46. Diderot, « L'allée des marronniers », *La promenade du sceptique*, dans *Œuvres complètes*, éd. R. Lewinter, Paris, Club français du livre, 1969, t. I, 32, p. 369.

47. Diderot, « L'allée des marronniers », *La promenade du sceptique*, ouvr. cité, 55, p. 377.

48. Diderot, *Les bijoux indiscrets*, dans *Contes et romans*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, p. 163.

famille tente de le dissuader de rester là. Son fils l'avertit : « mais, vous n'y pensez pas, mon père, il fait un brouillard effroyable... — Je veux la voir, je la verrai, te dis-je. Le jeune homme, convaincu par ces réponses, que son malheureux père brouillait, se mit à crier au secours ». Incapable de reconnaître le brouillard qui occulte son regard, Codindo *brouille*, c'est-à-dire, en français moderne, s'embrouille. Le sens de l'observation se crispe en dogmatisme, la disponibilité au réel en obsession et la loi des révolutions célestes devient une rigidité morale qui mène au pire dénouement : « On eut beau le tourmenter, on n'en tira pas davantage : il continua d'observer avec un courage héroïque ; et il est mort dans sa gouttière, la main gauche sur l'œil du même côté, la droite posée sur le tuyau du télescope, et l'œil droit appliqué au verre oculaire⁴⁹. » Il se bouche un œil pour mieux voir de l'autre, il perd tout sens critique pour relativiser une observation que la situation rend inopérante. Alors que le jaloux de Godard d'Aucour essayait vainement de voir d'un œil la comète et de surveiller sa femme de l'autre, que l'astronome amoureux de Bibiena renonçait à sa lunette pour mieux admirer l'astre terrestre dont il était tombé amoureux, l'haruspice des *Bijoux indiscrets* tombe malade, embrouillé par un fâcheux brouillard. L'anneau magique autour duquel tourne l'intrigue du roman ne pourra avoir l'efficace précision des télescopes et des microscopes : la vie des êtres, la gravitation universelle des corps et des désirs n'auront jamais la régularité des révolutions astrales.

Quelques années plus tard, Diderot s'essaie au théâtre et il adapte au dialogue théâtral le contrepoint météorologique qu'il a déjà mis en situation dans le débat philosophique et dans le récit romanesque. *Le fils*

49. Diderot, *Les bijoux*, ouvr. cité, p. 165.

naturel est suivi de trois entretiens. Moi y discute avec le personnage-titre de la pièce, Dorval. La fin du premier entretien se déroule sur fond de coucher du soleil.

Chemin faisant, Dorval observait les phénomènes de la nature qui suivent le coucher du soleil ; et il disait : « Voyez comme les ombres particulières s'affaiblissent à mesure que l'ombre universelle se fortifie... Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée... Voilà toute la région du ciel opposé au soleil couchant, qui commence à se teindre de violet... On n'entend plus dans la forêt que quelques oiseaux, dont le ramage tardif égaye encore le crépuscule⁵⁰... »

L'entretien s'achève avec cette promesse d'une belle journée et un rendez-vous des interlocuteurs dans un coin de nature solitaire et sauvage. Le second entretien s'ouvre sur une extase panthéiste et une bouffée d'inspiration qui emportent Dorval. Ce monde en gestation est habité de trouble.

Le lendemain, annonce le troisième entretien, le ciel se troubla. Une nue qui amenait l'orage et qui portait le tonnerre, s'arrêta sur la colline et la couvrit de ténèbres. À la distance où j'étais, les éclairs semblaient s'allumer et s'éteindre dans ces ténèbres. La cime des arbres était agitée. Le bruit des vents se mêlait au murmure des eaux. Le tonnerre, en grondant, se promenait entre les arbres. Mon imagination dominé par des rapports secrets, me montrait au milieu de cette scène obscure, Dorval tel que je l'avais vu la veille dans les transports de son enthousiasme ; et je croyais entendre sa voix harmonieuse s'élever au-dessus des vents et du tonnerre⁵¹.

50. Diderot, *Dorval et moi ou Entretiens sur Le fils naturel*, dans *Œuvres complètes*, ouvr. cité, t. III, p. 135.

51. Diderot, *Dorval*, ouvr. cité, p. 172.

La belle journée et le jour d'orage ne sont pas comparés comme les beautés blondes et les beautés brunes de Fontenelle, mais décrites comme deux moments d'une même réalité. L'harmonie naît du désordre des éléments et la clarté sourd de l'obscurité. Le fils naturel raconte l'histoire d'un orage familial qui s'apaise en un équilibre nouveau.

Aux physiciens et métaphysiciens enfermés dans la certitude d'un ordre supérieur s'oppose le poète qui pressent un ordre et cherche à le faire advenir. Aux observateurs dont la curiosité se restreint à la vue, qui se cramponnent sur le tube de leur télescope s'oppose celui qui appréhende le réel par tous ses sens. Les sons approfondissent la réalité visuelle. À la différence du nuage dans *La promenade du sceptique* ou du brouillard dans *Les bijoux indiscrets*, l'orage du *Fils naturel* peut déboucher sur une issue positive. Les rythmes du temps qu'il fait accompagner une meilleure connaissance de soi. C'est que la variation météorologique est une image du temps intérieur. Le prologue de la pièce le suggère, qui propose un portrait de Dorval :

La sérénité se déployait sur son visage. Ses yeux prenaient de l'éclat et de la douceur. Sa voix avait un charme inexprimable. Son discours devenait pathétique. C'était un enchaînement d'idées austères et d'images touchantes qui tenaient l'attention suspendue et l'âme ravie. Mais comme on voit le soir, en automne, dans un temps nébuleux et couvert la lumière s'échapper d'un nuage, briller un moment, et se perdre en un ciel obscur, bientôt sa gaieté s'éclipsait, et il retombait tout à coup dans le silence et la mélancolie⁵².

Ce n'est plus le jeu de ressemblance du micro- et du macrocosme, c'est une continuité rythmique et éner-

52. Diderot, *Dorval*, ouvr. cité, p. 34.

gétique qui s'affirme. Comme le note Pierre Frantz, « l'image des états du ciel peint le visage du héros, mais on pourrait dire tout aussi justement que Dorval donne à voir les états du ciel⁵³ ». Le dialogue de Dorval et Moi, de l'homme et du paysage, du vécu et de la fiction, mais aussi de la pièce et des *Entretiens* qui la commentent constitue le temps qu'il fait en une réalité tout à la fois objective et intérieure, objet d'un savoir positif et d'une conscience individuelle.

Un dialogue similaire reprend dans le *Salon de 1767*, au cours de la promenade Vernet. Au compte rendu des paysages exposés par le peintre dans le salon carré du Louvre se substituent une errance à travers la campagne et un dialogue entre le philosophe et un abbé bon enfant. Le philosophe croit à la nécessité, l'abbé à un ordre du monde qui laisse apercevoir la main de la Providence. La pluralité des mondes donne une leçon de relativité plus que de grandeur et de bonté providentielle, selon le philosophe qui parle à la première personne.

Un habitant de Saturne transporté sur la terre sentirait ses poumons déchirés et périrait en maudissant la nature. J'en étais là lorsqu'un vent d'ouest balayant la campagne nous enveloppa d'un épais tourbillon de poussière. L'abbé en demeura quelque temps aveuglé. Tandis qu'il se frottait les paupières, j'ajoutais : ce tourbillon qui ne vous semble qu'un chaos de molécules dispersées au hasard, eh bien, cher abbé, ce tourbillon est tout aussi parfaitement ordonné que le monde ; et j'allais lui en donner des preuves qu'il n'était pas trop en état de goûter, lorsqu'à l'aspect

53. Pierre Frantz, « Diderot, Dorval, tempête et création », dans E. Le Roy Ladurie, J. Berchtold et J.-P. Sermain (sous la dir. de), *L'événement climatique et ses représentations (XVII^e-XIX^e siècle). Histoire, littérature, musique et peinture*, Paris, Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2007, p. 430-438.

d'un nouveau site, non moins admirable que le premier, ma voix coupée, mes idées confondues, je restai stupéfait et muet⁵⁴.

L'abbé est aveuglé comme le déiste de *La promenade du sceptique* et l'haruspice Codindo, mais réciproquement le philosophe reste sans voix. La beauté du monde le rend muet d'admiration, mais la beauté d'un monde qui est exprimée et mise en scène par un artiste tel que Vernet.

La promenade se prolonge au rythme du jour et de la nuit, des ciels sereins et orageux. Les lunettes astronomiques semblent troquées pour des lorgnettes d'opéra⁵⁵, mais la relativité du goût est sans cesse renvoyée à la relativité des mœurs, dans une même nostalgie du Beau et de la Vertu au singulier. L'abbé propose un retour à pied au clair de lune. « Peut-être trouverez-vous que la nuit aussi a sa beauté⁵⁶... » (On se croirait à nouveau chez Fontenelle.) Le narrateur n'en disconvient pas. Il évoque cette beauté comme une énumération parataxique qui défie la description : « Ce ciel orageux et obscur. Ces nuées épaisses et noires ; toute la profondeur, toute la terreur qu'elles donnaient à la scène ; la teinte qu'elles jetaient sur les eaux ; l'immensité de leur étendue ; la distance infinie de l'astre à demi voilé dont les rayons tremblaient à leur surface ; la vérité de cette nuit, la variété des objets et des scènes qu'on y discernait. » « Cette nature riche sans profusion, et produisant les plus grands phénomènes avec la moindre quantité de dépense » rappelle la nature des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, « d'une épargne extraordinaire » qui s'accorde néanmoins « avec une magnificence surprenante

54. Diderot, *Salon de 1767*, Paris, Hermann, coll. « Savoir : Lettres », 1995, p. 180-181.

55. Diderot, *Salon de 1767*, ouvr. cité, p. 189.

56. Diderot, *Salon de 1767*, ouvr. cité, p. 222.

dans tout ce qu'elle fait⁵⁷ ». Mais la nuit semblable à une belle brune laisse place à une nuit ténébreuse et violente où la tempête, le naufrage provoquent les pires violences entre les hommes et les plus beaux dévouements. Diderot brasse la description du ciel et le compte rendu du faire d'un peintre, les violences de la nature et ses hantises profondes. Il théorise à partir d'un modèle médical les deux formes de rêve, ceux qui descendent de la tête aux organes et ceux qui remontent des organes à la tête. De même, l'homme est déterminé par son milieu et le repense à partir de lui-même. Les ténèbres sont au ciel et au plus profond de nous.

On ne s'étonne pas qu'un conte comme *Madame de La Carlière*, parfois sous-titré « De l'inconséquence du jugement public de nos actions particulières », s'ouvre sur une longue discussion météorologique. Les nuées se dissipent d'elles-mêmes en été.

La partie basse de l'atmosphère que la pluie a dégagée de son humidité va reprendre une portion de la vapeur épaisse qui forme le voile obscur qui vous dérobe le ciel. La masse de cette vapeur se distribuera à peu près également dans toute la masse de l'air, et par cette exacte distribution ou combinaison, comme il vous plaira de dire, l'atmosphère deviendra transparente et lucide. C'est une opération de nos laboratoires qui s'exécute en grand au-dessus de nos têtes. Dans quelques heures les points azurés commenceront à percer à travers les nuages raréfiés; les nuages se raréfieront de plus en plus. Les points azurés se multiplieront et s'étendront; bientôt vous ne saurez ce que sera devenu le crêpe noir qui vous

57. Diderot, *Salon de 1767*, ouvr. cité, p. 223 et Fontenelle, *Entretiens*, ouvr. cité, p. 69.

58. Diderot, *Madame de La Carlière*, dans *Contes et romans*, ouvr. cité, p. 519.

effrayait, et vous serez surpris et récréé de la limpidité de l'air, de la pureté du ciel et de la beauté du jour⁵⁸.

La conversation se continue sur l'explication chimique du phénomène, qu'on trouve décrit à l'article « Évaporation » de l'*Encyclopédie*, avant d'en venir à l'histoire de M^{me} de La Carlière qui a prétendu mettre dans sa vie une impossible rigueur. L'opinion publique, les phénomènes moraux relèvent de cycles aussi complexes et subtils que les manifestations atmosphériques, ils ont leur logique, mais ne peuvent se réduire à une maxime dogmatique. On doit pourtant postuler la réalité de points azurés qui, sans avoir l'idéalité des idées platoniciennes et l'immobilité des étoiles de l'astronomie ancienne, constituent une référence pour tous les êtres humains. Le conte détaille la catastrophe qu'a été le mariage de M^{me} de La Carlière, mais dans le ciel le voile obscur finit par se lever. « Voici le jour qui tombe et la nuit qui s'avance avec son cortège d'étoiles que je vous avais promis⁵⁹. »

Ce conte sur l'opinion est suivi par un autre sur « l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas », à savoir le *Supplément au Voyage de Bougainville*. Selon le balancement du beau et du mauvais temps, le *Supplément* sert de contrepoint à *Madame de La Carlière*. Il s'ouvre et se ferme sur les mêmes références météorologiques.

Cette superbe voûte étoilée sous laquelle nous revînmes hier et qui semblait nous garantir un beau jour, ne nous a pas tenu parole. — Qu'en savez-vous ? — Le brouillard est si épais qu'il nous dérobe la vue des arbres voisins. — Il est vrai ; mais si ce brouillard qui ne reste dans la partie inférieure de l'atmosphère que parce qu'elle est suffisamment

59. Diderot, *Madame de La Carlière*, ouvr. cité, p. 538.

chargée d'humidité, retombe sur la terre? — Mais si au contraire il traverse l'éponge, s'élève et gagne la partie supérieure où l'air est moins dense et peut, comme disent les chimistes, n'être pas saturé⁶⁰?

Les deux amis se plaisent à détailler les mœurs dans cette île de Tahiti, la Nouvelle Cythère, libérées de toute idée de fidélité sexuelle. À la dernière page du conte, des répliques sonnent comme un écho au texte précédent: « Et ce brouillard, qu'est-il devenu? — Il est retombé⁶¹. » Le contraste entre l'emprisonnement du corps dans les lacs du puritanisme et l'épanouissement de la vie sauvage ne débouche pas sur un relativisme généralisé et sur l'impossibilité d'une norme universelle. La métaphore astronomique et météorologique maintient l'hypothèse de références morales et d'une nécessité accessible au savoir scientifique. Mais de l'astronomie à la météorologie, on est passé d'une évidence, sensible à tous les observateurs, au pari d'un dépassement du hasard dans une loi scientifique, ce que Thierry Belleguic nomme « en quelque sorte le déterminisme de l'indétermination⁶² ». D'un univers classique géré par la géométrie et la mécanique à un monde mené par les lois de la chimie. Le brouillard n'est plus ce voile qui dérobe simplement la vérité, c'est une condensation d'humidité qui a ses règles et qui peut servir d'image aux interdits profonds et obsessions intimes interférant dans notre vie morale consciente.

Quel est le statut de ces références météorologiques qui servent de comparaison pour rendre compte de la vie morale ou qui renvoient à une détermination de

60. Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, dans *Contes et romans*, ouvr. cité, p. 541.

61. Diderot, *Supplément*, ouvr. cité, p. 581.

62. Thierry Belleguic, « Diderot et le temps qu'il fait », art. cité, p. 31.

l'humeur par le climat ? L'astrologie croyait aux influences tombant du ciel sur les humains, la pensée des Lumières précise une théorie des climats, qui fait dépendre les mœurs des nations de leur situation géographique, et esquisse une théorie privatisée des climats, qui soumet les individus aux variations de l'atmosphère. Pierre Pachet, Anouchka Vasak et Alain Corbin ont successivement exploré cette analogie de l'atmosphérique et de l'intime. Anouchka Vasak inscrit son étude sous une triple épigraphe, empruntée à Montaigne et à Pascal. « L'air même et la sérénité du ciel nous apportent quelque mutation », affirme le premier dans l'« Apologie de Raimond Sebond », mais l'essai « De la vanité » réfute l'affirmation : « La mutation d'air et de climat ne me touche point : tout ciel m'est un. Je ne suis battu que des altérations internes que j'ai produites en moi. » Pascal reprend dans cette seconde voie : « Le temps et mon humeur ont peu de liaisons. J'ai mon brouillard et mon beau temps au-dedans de moi⁶³. » D'un côté, la tradition hippocratique note l'influence des vents et de la situation atmosphérique sur l'humeur. De l'autre, une tradition idéaliste insiste sur l'autonomie de l'âme et la force d'une volonté qui échappe aux influences matérielles. Trop accentuer ces influences, c'est tomber sous l'accusation de matérialisme. Théophile de Viau en a su quelque chose qui, lors de son procès, s'est vu reprocher l'une des pages d'ouverture de sa *Première journée* :

Ce jour-là, comme le ciel fut serein, mon esprit se trouva gai. La disposition de l'air se communique à mon humeur. Quelque discours qui s'oppose à cette

63. Anouchka Vasak, *Météorologies. Discours sur le ciel et le climat des Lumières au romantisme*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 11. Voir aussi Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990 et Alain Corbin, *Le ciel et la mer*, Paris, Bayard, 2005.

nécessité, le tempérament du corps force le mouvement de l'âme. Quand il pleut, je suis assoupi et presque chagrin; lorsqu'il fait beau, je trouve toutes sortes d'objets agréables. Les arbres, les bâtiments, les rivières, les éléments paraissent plus beaux dans la sérénité que dans l'orage. Je connais qu'au changement du climat mes inclinations s'altèrent; si c'est un défaut, il est de la nature, et non pas de mon naturel⁶⁴.

Ses accusateurs ont repéré là une apologie de la libre nature, indépendamment des « vertus morale et chrétiennes » et des « commandements de Dieu⁶⁵ ».

À la façon dont Montaigne reconnaît à la fois le déterminisme et l'autonomie morale, Diderot revendique l'influence du monde extérieur mais également notre capacité à y résister. On connaît la lettre écrite de Langres à Sophie Volland, le 11 août 1759. Diderot est de retour dans sa cité natale, pour la succession de son père. Il retrouve sa famille, ses anciens condisciples, il retrouve le paysage battu par le vent.

Les habitants de ce pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouettes. Cela vient, je crois, des vicissitudes de leur atmosphère qui passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage, du serein au pluvieux; il est impossible que ces effets ne se fassent sentir sur eux, et que leurs âmes soient quelque temps de suite dans une même assiette. Elles s'accoutument ainsi dès la plus tendre enfance à tourner à tout vent. La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher⁶⁶.

64. Théophile de Viau, *Première journée*, dans *Libertins du XVII^e siècle*, éd. J. Prévot, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, t. I, p. 9.

65. Théophile de Viau, *Première journée*, ouvr. cité, p. 1250.

66. Diderot, *Correspondance*, ouvr. cité, t. II, p. 207.

C'est parce qu'il est devenu Parisien que le philosophe peut ainsi caractériser ses compatriotes. Mais il accepte une telle versatilité et, dans un compte rendu, dix ans plus tard, il reconnaît que son jugement dépend de « la moindre variation qui survient dans [son] thermomètre physique ou moral⁶⁷ ». La porosité, la perméabilité ne doivent pourtant pas aller jusqu'à la dissolution du caractère. L'homme totalement dépendant de l'extérieur, c'est Jean-François Rameau, le Neveu, tantôt gros et gras, tantôt décharné, alors que le Philosophe, « qu'il fasse beau, qu'il fasse laid », reste fidèle à ses habitudes et ne dérange pas son emploi du temps pour une pluie ou un refroidissement de l'air. Quand, à la demande de Catherine II, il réfléchit à l'éducation des cadets de Saint-Pétersbourg, il entend leur forger le caractère et leur assurer « une santé à l'épreuve des intempéries des saisons » : « Ce ne seront pas de malheureux petits hygromètres ; ils sauront opposer un tempérament robuste, dans le cours de leur vie, aux conjonctures difficiles qui les attendent. Dans la lutte contre la nature, c'est beaucoup que de s'être affranchi de l'inclémence des éléments⁶⁸. » L'image, beaucoup plus rare, de l'hygromètre renouvelle celle du thermomètre et correspond à l'humidité des bords de la Neva.

Quand on compare les emplois métaphoriques de thermomètre ou de baromètre à l'époque, on constate qu'ils se réfèrent contradictoirement tantôt à la variabilité et tantôt à la régularité. Un docte économiste comme Charles Dutot parle du taux de change entre les monnaies comme du « véritable baromètre du commerce⁶⁹ ».

67. Diderot, « *La Peinture*. Poème en trois chants. Par M. Le Mierre », dans *Œuvres complètes*, ouvr. cité, t. VIII, p. 540.

68. Diderot, *Œuvres complètes*, ouvr. cité, t. X, § 43, p. 739.

69. Charles Dutot, *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, La Haye, Frères Vaillant et N. Prévost, 1738 ; cité par Littré.

La fluctuation du cours de la monnaie a un sens et une logique. Helvétius estime que le jugement public « serait un thermomètre exact où seraient marqués les divers degrés de vice et de vertu de chaque citoyen, si, perçant au fond des cœurs, il pouvait y découvrir le prix que chacun met à la vertu⁷⁰ ». L'adjectif *exact* dit l'ambition du philosophe à la recherche d'une morale sociale. Mais quand un polygraphe comme le marquis de Caraccioli s'amuse à critiquer la mondanité de son temps dans *Le livre des quatre couleurs*, où le bariolage désigne la superficialité des modes, il recourt à la même image : « Les esprits aujourd'hui, changeant comme les baromètres », se reconnaîtront dans une brochure multicolore et « les cœurs mobiles comme le vif-argent goûteront la morale qu'il contient⁷¹ ». Le vif-argent est le nom ancien du mercure qui insiste sur la vivacité, sur le mouvement du métal, finalement utilisé dans les thermomètres.

M^{lle} de Lespinasse compare plusieurs fois son cœur meurtri par la passion à un thermomètre qui marque des températures toujours différentes : « Mon ami, cette âme qui ressemble au thermomètre qui est d'abord à la glace, et puis au tempéré, et peu de temps après au climat brûlant de l'équateur, cette âme, ainsi entraînée par une force irrésistible, a bien de la peine à se modérer et à se calmer : elle vous désire, elle vous craint, elle vous aime, elle s'égare, et toujours elle est à vous et à ses regrets. » L'image est celle d'un dérèglement, d'une perte de soi. Les dernières lettres de l'épistolière développent la

70. Helvétius, *De l'esprit*, dans *Œuvres complètes*, Londres, s.n., 1777, t. II, Discours III, chap. XVI, p. 302.

71. Caraccioli, *Le livre des quatre couleurs*, Aux quatre éléments, de l'imprimerie des quatre saisons, 4444, republié à la suite du *Livre à la mode*, textes présentés et annotés par Anne Richardot, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, p. 77.

métaphore du froid qui l'envahit, l'entraîne, la tue. « J'ai froid, si froid que mon thermomètre est à vingt degrés plus bas que celui de Réaumur⁷². » Mais quand un pamphlétaire s'en prend au docteur Guillotin, médecin mondain engagé dans l'action politique, il le montre se rendant régulièrement chez une fille et y accomplissant un acte platement hygiénique. « Le docteur, sans quitter son chapeau de dessous son bras, enfile la route de la félicité et, sans quitter les yeux de dessus le baromètre déposé sur la muraille, il fout gravement en levrette sa lubrique monture, qui remue du croupion, avec célérité pour faciliter une décharge des plus complètes⁷³. » L'anecdote s'intitule *Le baromètre ou les Caprices amoureux du médecin G. député à l'Assemblée nationale et de la demoiselle M. catin bourgeoise de la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince*. Le titre laisse supposer un baromètre capricieux, mais l'histoire en fait plutôt l'instrument de la régularité et de l'habitude aux antipodes de toute invention érotique.

Lorsque Jean-Jacques Rousseau utilise l'image du baromètre dans la première promenade des *Rêveries du promeneur solitaire*, l'originalité n'est pas dans la métaphore, mais dans les présupposés de son emploi. Dès 1749, jeune étranger cherchant à percer dans la capitale, il projette avec l'ami Diderot un journal à l'imitation du *Spectateur* anglais et de celui de Marivaux. Il l'intitule *Le*

72. Julie de Lespinasse, *Lettres*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1997, p. 75 et p. 348.

73. *Décrets des sens sanctionnés par la volupté. Ouvrage nouveau*, Rome, de l'imprimerie du saint Père, 1793, dans *L'Enfer de la Bibliothèque nationale*, Paris, Fayard, 1987, t. VI, p. 357. Guillotin garde son chapeau sous le bras. On se souvient que le héros de Duclos, le comte de ***, obtient « la dernière faveur ayant encore [son] épée au côté et [son] chapeau sous le bras » ! (*Les Confessions du comte de ****, Paris, Didier, 1969, p. 10).

Persifleur. Il ébauche un premier numéro où il offre son propre portrait en créature soumise aux variations de l'air. Il y apparaît comme « un protéé, un caméléon, une femme ». Il n'est pas sans rappeler le chatolement rococo du petit-maître qui, dans *Le livre des quatre couleurs*, « rit d'un œil et pleure de l'autre » comme un « pantin, caméléon, singe ou Protée lui-même », ni sans annoncer le Neveu de Rameau, dissemblable de lui-même⁷⁴. Le Neveu est l'homme de Vertumne, du temps qui change, des saisons qui tournent. Puis dans un second temps, ces changements révèlent une possible logique, ils acquièrent une régularité toute relative, ils deviennent des cycles.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laissé que de démêler en moi certaines dispositions dominantes et certains retours presque périodiques qui seraient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'observateur le plus attentif, en un mot qu'à moi-même : c'est à peu près ainsi que toutes les vicissitudes et les irrégularités de l'air n'empêchent pas que les marins n'y aient remarqué quelques circonstances annuelles et quelques phénomènes qu'ils ont réduits en règle pour prédire à peu près le temps qu'il fera dans certaines saisons⁷⁵.

Alors que l'astronomie impose l'évidence d'un ordre supérieur, traçant dans le ciel la géométrie des orbites et des trajectoires, la météorologie propose de façon expérimentale et hasardeuse l'ébauche d'une théorie du temps

74. « Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même », dit Jean-Jacques. Et Diderot de Jean-François Rameau : « Rien ne dissemble plus de lui que lui-même » (*Contes et romans*, ouvr. cité, p. 586).

75. Jean-Jacques Rousseau, *Le Persifleur*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, t. I, p. 1109-1110.

qu'il fait. Il faut, pour apercevoir cette régularité, prendre du recul, se soumettre à une observation tout à la fois externe et interne.

Le décalage entre la conscience que Rousseau a de lui et l'image que les autres peuvent en avoir fait l'objet des *Dialogues* et de certaines des promenades. Rousseau observe Jean-Jacques; règne-t-il « chez lui du désordre ou de la règle »? « Je l'ai suivi dans sa plus constante manière d'être, et dans ces petites inégalités, non moins inévitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légères variations de l'air et du vent dans celui des plus beaux jours⁷⁶. » Le détail du temps au jour le jour, d'une heure à l'autre, ne doit pas laisser perdre de vue la tendance générale. Si, en musique, la variation est une broderie sur un air premier, en météorologie, c'est l'écart qui confirme la règle. Le désordre apparent s'organise progressivement en une logique qui permet de prévoir le temps qu'il fera demain. La huitième promenade prolonge la réflexion sur les incompréhensions et les contresens du public. « Tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus. C'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'apaise⁷⁷. » Le temps intérieur ne se réduit pas au temps extérieur, il en a les changements brusques et en subit parfois les contrecoups. Rousseau ne s'estime pas capable d'énoncer les lois de cette météorologie morale, il prétend du moins

76. Jean-Jacques Rousseau, *Rousseau juge de Jean-Jacques*, « Deuxième dialogue », dans *Œuvres complètes*, ouvr. cité, p. 794-795.

77. Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, « Huitième promenade », dans *Œuvres complètes*, ouvr. cité, p. 1084.

fournir un journal expérimental, un relevé d'observations.

Je ferai sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. Mais je n'étends pas jusque là mon entreprise. Je me contenterai de tenir le registre des opérations sans chercher à les réduire en système⁷⁸.

Les sciences de la nature fournissent une méthode expérimentale et laissent augurer une science de l'homme dont *Les rêveries* ne constituent que l'esquisse et le socle.

Diderot prétend tenir « un registre exact de toutes les pensées de son esprit, de tous les mouvements de son cœur, de toutes ses peines, de tous ses plaisirs » et Rousseau « le registre » de ses observations sur lui-même. L'*Encyclopédie* définit le registre comme « un livre *public* qui sert à garder des mémoires des actes et minutes, pour y avoir recours dans des matières de fait » ou bien un « grand livre de papier blanc [...] qui sert à enregistrer des actes, délibérations, arrêts, sentences, déclarations ». L'adjectif *public* mérite d'être souligné. Diderot écrit à Sophie des lettres intimes mais dont il envisage de tirer une éventuelle publication, Rousseau compose *Les rêveries* comme un texte à paraître après sa mort. L'un et l'autre s'aventurent dans une écriture intime dont la révélation au public reste incertaine ou médiata. L'objectivité de la science laisse place à un exercice de dédoublement et de dialogue : dialogue réel avec Sophie Volland dans le cas de Diderot qui, dans l'addition à la *Lettre sur les sourds et muets*, explique qu'il faudrait « tout à la fois

78. Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries*, « Première promenade », ouvr. cité, p. 1000-1001.

être au-dedans et hors de soi, et faire en même temps le rôle d'observateur et celui de la machine observée⁷⁹ », dialogue imaginaire de Rousseau et du Français dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*. L'un insiste sur son exemplarité, l'autre sur sa singularité. Ils recourent à deux images scientifiques différentes.

Celle du télescope dans les lettres à Sophie suppose la plus grande distance à l'intérieur d'une conscience, débarrassée de son amour-propre et de ses préjugés. Celle du baromètre souligne la variabilité de la vie intérieure dont les règles restent difficiles à établir et à formuler. Comme l'a remarqué un compatriote de Rousseau, Jean-André De Luc, dans les années mêmes où paraissent les *Dialogues* et *Les rêveries*, le passage des instruments désignés par un néologisme en *-scope* (télescope, microscope) à des instruments en *-mètre* (thermomètre, baromètre, hygromètre) correspond à l'approfondissement de la recherche scientifique qui ne se contente plus de ce qui ne se voit pas à l'œil nu, mais s'aventure à mesurer des réalités qui ne sont pas de l'ordre de la vue⁸⁰. Un moment, le thermoscope a cru concurrencer le thermomètre et l'*Encyclopédie* lui consacre un article, mais l'exigence de la mesure s'impose. Le temps qu'il fait se laisse voir par le soleil, les nuages ou la pluie, il se fait surtout sentir par la chaleur, la pression atmosphérique, le degré hygrométrique. Il agit

79. Voir Anne Chamayou, « Les impossibles *Confessions* de Denis Diderot », dans Franck Salaün (sous la dir. de), *Diderot-Rousseau. Un entretien à distance*, Paris, Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2006, p. 96.

80. Jean-André De Luc, « Essai sur la pyrométrie et l'aérométrie, et sur les mesures physiques en général. Deuxième partie », *Journal de physique*, 1781, cité par Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, Paris, La Découverte, 1996, p. 276.

sur le corps par d'autres sens que la vue. Sans revenir aux influences de l'ancienne astrologie, l'introspection note l'imprégnation du climat sur le physique et le moral. La mesure prend possession de ce qui échappe au regard et s'emparera bientôt de la vie intérieure. Diderot, Rousseau en sont à la phase de la collecte, du recueil, du registre. Ils cherchent à transcrire la totalité de la vie morale à la façon dont les apprentis météorologues relèvent chaque matin la mesure des précipitations, de la température, de la pression. Tandis que Condorcet théorise les probabilités comme mathématique sociale, comme mesure de phénomènes sociaux et prévision du devenir collectif, l'écriture intime esquisse une nouvelle connaissance de soi. La discontinuité des lettres à Sophie Volland, doublée pour nous par la destruction de certains des envois de Diderot et par la totalité des réponses de Sophie, la discontinuité des promenades de Rousseau traduisent la variabilité d'une conscience qui n'est pas encore réductible à des lois. Peu de temps après, selon la convergence de l'intime et du public, des journaux et des pamphlets politiques se nomment *Le Thermomètre du jour* ou *Le Baromètre du jour*, enregistrement des événements et des mouvements de l'opinion.

Diderot et Rousseau ont pu s'éloigner l'un de l'autre et finir par se déchirer, le projet du *Persifleur* leur était bien commun et, quand il se présentait dans la « Première Feuille », Rousseau donnait un portrait de lui-même en persifleur, c'est-à-dire « en Diderot revu au prisme de la *Satire seconde*⁸¹ ». L'encyclopédiste s'engage dans une définition matérialiste de l'homme, Rousseau prolonge son « matérialisme du sage » par une affirmation

81. La formule est de Pierre Chartier dans « Le projet du *Persifleur*. Quand Rousseau et Diderot étaient complices », *Diderot-Rousseau*, ouvr. cité, p. 29.

spiritualiste. Mais la visée est la même d'une expérimentation du moi, sur le modèle des pratiques scientifiques du temps, chez l'auteur des *Éléments de physiologie* et chez celui des *Lettres sur la botanique*. Quand il reprend, à la fin de sa vie, son premier roman, Diderot y ajoute de nouveaux chapitres et y introduit tout un épisode qui tourne autour du thermomètre. Il s'amuse à imaginer un appareil destiné à mesurer l'humeur sexuelle de chacun et à mieux assortir les couples. « Je désirerais que, dans une contrée où tout se règle par des lois géométriques, on eût quelque égard au rapport de chaleur entre les conjoints. Quoi ! vous voudriez qu'une brune de dix-huit ans, vive comme un petit démon, s'en tienne strictement à un vieillard sexagénaire et glacé⁸² ? » De la simple géométrie, on est en fait passé à une physique des corps et à une chimie des caractères. Les prêtres de cette île fantaisiste sont chargés d'apprécier quantitativement les désirs des fiancés. Ils ont mis au point des thermomètres, gradués à la façon dont Fahrenheit et Réaumur ont établi des échelles de températures entre des points fixes. Les physiciens du XVIII^e siècle hésitaient entre des références relevant de la nature physique (la prise en glace et l'ébullition d'un liquide) ou bien humaine (la température du sang)⁸³. Diderot propose par analogie les points fixes de la frigidité et de la nymphomanie, de l'impuissance et du priapisme. « Ces rapports connus, on gradua des thermomètres applicables aux hommes et aux femmes. » Les sexes sont appariés selon leur forme (on reste dans la géométrie) et leur chaleur (on passe à un autre âge de la pensée scientifique). Les vœux religieux dépendent désormais moins de l'appel mystique

82. Diderot, *Les bijoux*, ouvr. cité, chap. XVIII, p. 52.

83. Voir Maurice Daumas, *Les instruments scientifiques aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Presses universitaires de France, 1953, p. 276-281.

que du diagnostic médical : « Si une fille tardive ou mal conformée s'offre au thermomètre sans faire monter la liqueur, elle peut se cloîtrer. Mais il arrive, dans notre île aussi souvent qu'ailleurs, qu'elle s'en repent, et que, si le thermomètre lui était appliqué, elle ferait monter la liqueur aussi haut et aussi rapidement qu'aucune autre femme du monde⁸⁴. » Les jeunes gens insatiables en amour en feront leur métier, livrés aux demandeurs comme dans le Nouveau monde amoureux selon Fourier. Alors que les thermomètres de son temps étaient réservés à la nature matérielle, Diderot imagine des thermomètres médicaux qui seront réalisés plus tard. Le télescope dans la fable ancienne détournait l'astronome des réalités amoureuses, le thermomètre de Diderot réconcilie le savoir et le sexe, la connaissance et l'amour, la science et la conscience. M^{me} du Châtelet qui, en scientifique, s'est interrogée sur les relations entre la chaleur et la vie⁸⁵ utilise spontanément l'image des degrés de température dans le domaine moral. Elle conseille aux femmes de ne jamais montrer d'empressement à un amant « quand il se refroidit, et d'être toujours d'un degré plus froides que lui⁸⁶ ».

Héritier des deux « frères ennemis », le tournant des Lumières au romantisme continue à exploiter les jeux d'écho entre le ciel et l'âme, soit dans la perspective

84. Diderot, *Les bijoux*, ouvr. cité, chap. XVIII, p. 55.

85. Dans sa *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*, couronnée par l'Académie des sciences de Paris en 1738 ; *De la nature et de la propagation du feu. Cinq mémoires pour l'Académie des sciences*, éd. Hubert Saget et Paolo Casini, Wassy, Association pour la sauvegarde et la promotion du patrimoine métallurgique haut-marnais, 1994, p. 127.

86. Madame du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, à la suite de Robert Mauzi, *L'art de vivre d'une femme au XVIII^e siècle*, Paris, Desjonquères, 2008, p. 115.

d'une unité de la démarche de connaissance rationnelle, soit pour marquer la spécificité de la spiritualité humaine. Anouchka Vasak a étudié l'invasion de ce moment culturel par les nuages. D'un côté le Français Lamarck et l'Anglais Luke Howard dressent une typologie et proposent une terminologie qui donnent un statut rationnel à des objets apparemment insaisissables. Ils réduisent l'inépuisable diversité des phénomènes nuageux à un catalogue précis. Goethe s'enthousiasme pour ce travail. De l'autre, la peinture de paysage accorde une place accrue aux brouillards et aux nuées pour désigner l'articulation du fini et de l'infini, du fugitif et de l'éternel, du visible et de l'imaginaire⁸⁷. Un écho s'établit entre le tableau sans cesse changeant des nuages et une conscience non moins mouvante. Caspar David Friedrich et Turner en sont les exemples les plus fameux. Au même moment, Joseph Joubert donne pour tâche à la littérature de reconstruire des échelles de la terre jusqu'au Ciel⁸⁸. Sombre et subtil, le nuage dérobe et révèle. D'un côté on fixe l'insaisissable, de l'autre on ouvre l'infini.

S'il fallait ajouter aux références déjà réunies, on pourrait songer que *romantique* entre dans la langue française avec « le paysage aérien et romantique des nuages⁸⁹ » que Le Tourneur compare au théâtre de

87. Voir le livre classique de Hubert Damisch, *La théorie du nuage. Pour une histoire de la peinture*, Paris, Seuil, 1972 ; et, plus récemment, Martina Sitt, « Die verschiedenartige Natur der Wolken. Anmerkungen zu Darstellungsweisen eines Phänomens », dans le catalogue de Coblenz, *Wasser, Wolken, Licht und Steine. Die Entdeckung der Landschaft in der europäischen Malerei um 1800*, Heidelberg, Braus, 2002.

88. Notation du 23 novembre 1807, citée par A. Vasak, *Météorologies*, ouvr. cité, p. 384.

89. Le Tourneur, « Discours des préfaces », *Shakespeare traduit de l'anglais*, Paris, s. n, 1776, t. I, p. cxvii-cxix.

Shakespeare, en tête de sa traduction du dramaturge anglais. L'adjectif exprime une adhésion morale, une résonance de l'individu aux phénomènes de la nature. Comme Le Tourneur vient de parler de l'ascension des montagnes et du spectacle de la vaste mer, l'image se surimpose d'une mer de nuages, semblable à celle qu'a peinte Caspar David Friedrich. Les paysages que La Tourneur évoque sont alternativement fermés et ouverts, épaisseur de forêts et vaste panorama du haut d'un sommet, comme un dépassement de l'opposition entre le clair et l'obscur. Le néologisme permet de dire ce qui échappait jusqu'alors à la langue. Quand Chérubin explique à Suzanne : « Le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues⁹⁰ », les nuages traduisent l'inconsistance d'un élan qui n'a pas encore trouvé d'objet, mais ils intègrent aussi la puberté de Chérubin aux grands mouvements de la nature et l'accordent à un pansexualisme qui n'a rien de futile. Ils donnent au libertinage maladroït du petit page la dimension d'une pulsion universelle. La circulation des désirs apparaît comme la traduction humaine des cycles de l'eau et de l'air. Un héros sentimental, séparé de celle qu'il aime, acquiert une nouvelle sensibilité au temps par l'idée que cette météorologie réunit les amants, que les lois de la nature sont supérieures à celles de la société : « Quand les rayons du soleil dardent sur moi avec violence, je désire qu'exposée à sa chaleur, Cécile ressente son influence au même degré que moi [...]. Ce matin, j'entendis le

90. Beaumarchais, *La folle journée, ou le Mariage de Figaro*, s.l., Imprimerie de la société littéraire typographique, 1785, acte I, scène VII, p. 20.

tonnerre, je m'imaginai qu'elle l'écoutait aussi. La pluie m'a mouillé hier ; j'ai examiné la direction, du nuage, j'ai vu avec plaisir qu'il venait du côté de Ferrare... peut-être, ai-je pensé, peut-être que quelques gouttes seront tombées sur Cécile, en même temps que sur moi⁹¹... » La perméabilité aux intempéries donne à la rêverie amoureuse une sensualité de substitution. L'inconstance du temps met en valeur la fidélité des amoureux. La passion particulière s'intègre aux lois universelles.

Les progrès et les usages métaphoriques de la chimie sont les mêmes, en ces années, que ceux de la météorologie. On connaît l'importance des cours de Rouelle pour le développement de la pensée de Diderot. En analysant la composition de l'air et le fonctionnement de la respiration, la chimie établit un lien nouveau entre les sciences de la nature et la physiologie humaine. Télescopes et microscopes sont inopérants pour saisir ces échanges entre les éléments chimiques et la vie, des instruments plus complexes sont nécessaires. Parallèlement, les gaz deviennent l'image d'une subtilité particulière de l'humain. Dans ses cahiers personnels, Benjamin Constant note en 1804 :

Les chimistes anciens appelaient les esprits aériformes ou gaz, qu'ils n'avaient pas encore découvert l'art de recueillir et de fixer, *spiritus silvestres*, esprits sauvages, et ils dédaignaient de s'en occuper. Ces gaz ou esprits sauvages sont devenus la partie la plus importante de la chimie moderne. C'est ainsi que les sots et les gouvernants appellent mauvaises têtes les esprits indépendants dont ils ne savent que faire et qui sont la partie la plus importante de l'espèce humaine⁹².

91. Comtesse Golowkin, *Alphonse de Lodève*, Paris, Schoell et Nicolle, 1809, t. II, p. 57-58.

92. Benjamin Constant, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 316-317.

La science progresse du visible au subtil, des formes extérieures aux lois internes ; la science politique devra également évoluer des modèles généraux à la prise en compte des individus. Un ami de Constant, Charles de Bonstetten critique les traités traditionnels de physiologie qui lui paraissent simplistes et mécanistes : « Le mouvement qui compose la vie semble leur échapper de partout, à peu près comme ces gaz, qui font l'âme de la chimie moderne, avaient échappé aux maîtres de l'ancienne chimie⁹³. » Goethe place la métaphore chimique au cœur de son roman *Les affinités électives*.

La claire géométrie du ciel a donc laissé place à la complexité de la météorologie et de la chimie. Le dilemme, que la fable antique établissait entre la connaissance des lois du monde et l'attention aux choses proches, entre un plaisir pris au savoir abstrait et la jouissance des plaisirs les plus concrets, est prolongé au lendemain de la Révolution française par les apôtres d'un nouvel art de vivre bourgeois, par les inventeurs de la gastronomie, définie par opposition à l'astronomie. La bonne chère terrestre l'emporterait sur les illusions célestes et sur la volonté de changer le cours des choses⁹⁴. « La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile⁹⁵ », déclare Brillat-Savarin en tête de la *Physiologie du goût*.

93. Charles de Bonstetten, *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*, Genève, J.-J. Paschoud, 1807, t. I, p. 4.

94. Le néologisme est lancé par le poème de Joseph Berchoux, *La gastronomie*, Paris, Giguet, 1801. Je me permets de renvoyer à mon étude, « Un débat au siècle des Lumières. Peut-on inventer un plaisir nouveau ? », dans Didier Masseur (sous la dir. de), *Le XVIII^e siècle. Histoire, mémoire et rêve. Mélanges offerts à Jean Goulemot*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 229-245.

95. Brillat-Savarin, *Physiologie du goût, ou Méditations de gastronomie transcendante*, Paris, Charpentier, 1839, p. 12.

Ce serait la revanche de la servante de Thrace. Le dilemme a pourtant été battu en brèche par une connivence renouvelée entre le ciel et les hommes, entre un ciel composé de nuages et de vents et des hommes pétris de besoins et de désirs. Les pratiques scientifiques offrent aux contemporains un modèle d'observation et de rationalisation de ce qui semblait échapper à toute mesure. L'application s'en répand aux domaines de la vie intime. Mais la théorisation scientifique fournit en même temps des ressources métaphoriques pour réaffirmer l'irréductibilité de l'âme humaine à toutes les mesures concrètes. « Faut-il donc que nous réglions à notre baromètre et à notre thermomètre les vertus et le bonheur des nations⁹⁶? » s'inquiète Bernardin de Saint-Pierre. La tête dans les nuages, l'astronome de la fable antique tombait dans un puits ; le danger n'est pas moins grand d'enfermer les hommes dans les gestes répétitifs de leurs habitudes, dans la myopie ancestrale de leurs préjugés. La réconciliation que les Lumières postulaient entre le savoir et la vie, entre l'abstrait et le concret, entre le haut et le bas est à réinventer sans cesse pour exorciser à la fois une raison appauvrie en scientisme ou en simple technique et une spiritualité qui se prétendrait affranchie de toute raison.

96. Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature*, « Étude septième », Paris, Hiard, 1835, t. II, p. 107-108.

Bibliographie des travaux de Michel Delon

Monographies

1. *De l'Encyclopédie aux Méditations, 1750-1820*, avec Robert Mauzi et Sylvain Menant, Paris, Arthaud, 1984; 3^e éd., 1998, 479 p.
2. *Les Liaisons dangereuses de Laclos*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Études littéraires », 1986; 4^e éd., 1999, 128 p.
3. *L'idée d'énergie au tournant des Lumières, 1770-1800*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1988, 521 p.
4. *La littérature française du XVIII^e siècle*, avec Pierre Malandain, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Premier cycle », 1996, 523 p.
5. *L'invention du boudoir*, Paris, Zulma, coll. « Grains d'orage », 1999, 143 p.
6. *Le savoir-vivre libertin*, Paris, Hachette-Littératures, 2000, 349 p.; coll. de poche « Pluriel », 2004; (traduction japonaise par Michino Inamatsu, Tokyo, Hara Shobo, 2002, 319 p.).
7. *Laclos en images. Éditions illustrées des « Liaisons dangereuses »*, avec Michèle Sajous d'Oria, Bari et Paris, Mario Adda et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 115 p.
8. *Album Diderot*, Paris, Gallimard, 2004, 301 p.
9. *Les Lumières ou le Sens des gradations*, Athènes, Fondation nationale de la recherche scientifique, 2004, 183 p. (en grec et en français).
10. *Les vies de Sade. I Sade en son temps. Sade après Sade*, 136 p.; *II Sade au travail*, 136 p.; Paris, Textuel, 2007.

Directions d'ouvrages collectifs

11. *Le regard de l'objet : Diderot critique d'art*, avec Wolfgang Drost, Heidelberg, Carl Winter, 1989, 142 p.
12. *Précis de littérature française du XVIII^e siècle*, avec R. Mauzi et S. Menant, Paris, Presses universitaires de France, 1990, 281 p.
13. *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, 1128 p. Traduction américaine, *Encyclopedia of the Enlightenment*, Chicago et Londres, Fitzroy Dearborn, 2001, 2 vol., 1481 p. ; éd. revue et corrigée, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007.
14. *Critique et légitimité du préjugé (XVIII^e siècle-XX^e siècle)*, avec R. Amossy, Bruxelles, Éditions de l'Université libre de Bruxelles, « Coll. de philosophie politique et juridique », 1999, 190 p.
15. *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, avec Catriona Seth, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, 382 p.
16. *L'Allemagne et la France des Lumières. Mélanges offerts à Jochen Schlobach*, avec Jean Mondot, Paris, Honoré Champion, 2003, 439 p.
17. *Sade en toutes lettres. Autour d'« Aline et Valcour »*, avec Catriona Seth, Paris, Desjonquères, 2004, 251 p.
18. *Deux siècles de « Liaisons dangereuses »*, avec F. Fiorentino, Tarente, Lisi, 2005, 239 p.
19. *Les classicismes*, avec J.-Ch. Darmon, *Histoire de la France littéraire*, sous la direction de M. Prigent, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2006, 849 p.

Éditions critiques, anthologies

20. Sade, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 3 vol., t. I, 1990, t. II, 1995, t. III, 1998.

21. *Anthologie de la poésie française du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie-Gallimard », 1997, 525 p.
22. *Sylphes et sylphides*, Paris, Desjonquères, 1999, 192 p.
23. Diderot, *Contes et romans*, avec J.-C. Abramovici *et al.*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, 1300 p.

Autres éditions, présentations de texte

24. Préface à M^{me} de Tencin, *Mémoires du comte de Comminge*, Paris, Desjonquères, 1985 ; éd. revue 1996.
25. Rétif de La Bretonne, *Les nuits de Paris*, préface de Jean Varloot, textes choisis et commentés par Michel Delon, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986.
26. Sade, *Les crimes de l'amour*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987.
27. Sénac de Meilhan, *Des principes et des causes de la Révolution en France*, Paris, Desjonquères, 1987.
28. Octave Mirbeau, *Le jardin des supplices*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988, (trad. allemande, Munich, Schneekluth, 1991).
29. Préface au *Chansonnier révolutionnaire*, éd. Paul Édouard Levayer, Paris, Gallimard, coll. « Poésie-Gallimard », 1989.
30. Pierre Louÿs, *La femme et le pantin*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990 (trad. italienne, Milan, ES, 1991).
31. Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990.
32. Révéroni Saint-Cyr, *Pauliska, ou la Perversité moderne*, Paris, Desjonquères, 1991.
33. *L'enfant du bordel* (anonyme, 1800), Paris, Zulma, 1992 ; éd. revue, 2002.
34. Fougere de Monbron, *Margot la ravaudeuse*, Paris, Zulma/Calmann-Lévy, 1993 ; éd. revue, 2001.

35. Baculard d'Arnaud, Florian, Sade, *Histoires anglaises*, Paris, Zulma/Calmann-Lévy, 1994 ; éd. revue, 2001.
36. Vivant Denon, *Point de lendemain*, suivi de J.-Fr. de Bastide, *La Petite Maison*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995.
37. Guillard de Servigné, *Les sonnettes, ou Mémoires de M. le marquis de ****, Paris, Zulma/Calmann-Lévy, 1995 ; éd. revue, 2002.
38. Diderot, *Ruines et paysages. Salon de 1767, et Héros et martyrs. Salons de 1769, 1771, 1775 et 1781*, avec E. M. Bukdahl et A. Lorenceau, Paris, Hermann, 1995, 2 vol.
39. Louvet, *Les amours de Faublas*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996.
40. « Le Plaisir et l'illusion », préface à Crébillon, *La nuit et le moment*, Paris, Mercure de France, 2000.
41. Préface à Meusnier de Querlon, *Psaphion ou la Courtisane de Smyrne*, Nantes, Le Passeur, 2001.
42. Diderot, *Les deux amis de Bourbonne, et autres contes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002.
43. Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002.
44. Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Paris, Livre de poche classique, 2002.
45. Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004.
46. Préface à Pietro et Alessandro Verri, *Voyage à Paris et à Londres*, Paris, Laurence Teper Éditions, 2004, p. 3-12.
47. *Mémoires de Suzon, sœur de D... B... et La Messaline française*, dans Patrick Wald Lasowski (sous la dir. de), *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, t. II, p. 873-971, p. 1201-1227, p. 1501-1514 et p. 1592-1596.

48. *L'art de foutre en quarante manières*, Paris, Mille et une nuits, 2005, 112 p.
49. Diderot, *Le neveu de Rameau*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006.
50. Préface au duc de Lauzun, *Mémoires*, Paris, Nouveau Monde, 2006.
51. Préface à Buffon, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007.
52. Diderot, *Salons*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008.

Articles publiés dans des revues

53. « Sade face à Rousseau », *Europe*, n° 522, octobre 1972, p. 42-48.
54. « Lectures de Molière au XVIII^e siècle », *Europe*, n°s 523-524, novembre-décembre 1972, p. 92-102.
55. « Beaumarchais et l'autre révolution », *Europe*, n° 528, février 1973, p. 79-88.
56. « Corneille dans l'histoire », *Europe*, n°s 540-541, avril-mai 1974, p. 33-46.
57. « Futurisme et féminisme », *Europe*, n° 551, mars 1975, p. 120-125.
58. « Moravagine ou portrait de l'artiste en assassin », *Europe*, n° 566, juin 1976, p. 131-136.
59. « Les Lumières, travail d'une métaphore », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 151, 1976, p. 527-541.
60. « Vision préromantique dans Dolbreuse de Loisel de Tréogate », *Annales de Bretagne*, 1976, p. 829-838.
61. « Un monde d'eunuques », *Europe*, n° 574, février 1977, p. 79-88.
62. « Du goût antiphysique des Américains », *Annales de Bretagne*, 1977, p. 317-328.
63. « Corps sauvages, corps impurs », *Dix-huitième siècle*, n° 9 (Le sain et le malsain), 1977, p. 27-38.
64. « Cartésianisme(s) et féminisme(s) », *Europe*, n° 594, octobre 1978, p. 73-86.

65. « 1878 : un centenaire ou deux ? », *Annales historiques de la Révolution française*, octobre-décembre 1978, p. 641-661.
66. « Dix années d'études sadiennes (1968-1978) », *Dix-huitième siècle*, n° 11, 1979, p. 393-426.
67. « Le prétexte anatomique », *Dix-huitième siècle*, n° 12 (Représentations de la vie sexuelle), 1980, p. 35-48.
68. « Nodier et les mythes révolutionnaires », *Europe*, nos 614-615, juin-juillet, 1980, p. 31-43.
69. « Candide et Justine dans les tranchées », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 185, 1980, p. 103-118.
70. « Tyssot de Patot et le recours à la fiction », *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-août 1980, p. 707-719.
71. « La Saint-Barthélemy et la terreur chez M^{me} de Staël et les historiens de la Révolution au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 31, 1981, p. 49-62.
72. « Sade comme révélateur idéologique », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1981, p. 103-112.
73. « La marquise et le philosophe », *Revue des sciences humaines*, n° 182 (Les Lumières, philosophie impure?), 1981, p. 65-78.
74. « Savoir totalisant et forme éclatée », *Dix-huitième siècle*, n° 14 (Le Tournant du siècle), 1982, p. 13-26.
75. « Rousseau et Voltaire à l'épreuve de 1848 », *Lendemain*, n° 28, 1982, p. 53-58.
76. « De Thérèse philosophe à *La Philosophie dans le boudoir*, la place de la philosophie », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1983, p. 76-88 (traduit en allemand).
77. « Combats philosophiques, préjugés masculins et fiction romanesque sous le Consulat », *Raison présente*, n° 67 (Lumières et Anti-Lumières), 1983, p. 67-76.

78. « Voix singulière, voix collective dans la poésie de Marie-Joseph Chénier », *Cahiers Roucher-Chénier*, n° 2, 1983, p. 73-86.
79. « Poésie satirique et débats idéologiques à l'aube du XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 39, 1983, p. 7-23.
80. « Machines gothiques », *Europe*, n° 659, mars 1984, p. 72-79.
81. « Figaro et son double », *Revue d'histoire littéraire de la France*, septembre-octobre 1984, p. 774-784.
82. « Valeurs sensibles, valeurs libertines de l'énergie », *Romantisme*, n° 46, 1984, p. 3-13.
83. « *Homo sum, humani nihil a me alienum puto* : un vers de Térence comme devise des Lumières », *Dix-huitième siècle*, n° 16, 1984, p. 279-296 ; repris dans *Morale et vertu au siècle des Lumières*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986, p. 17-31.
84. « Diderot, Crevel ou le clavecin à quatre mains », *Europe*, n°s 679-680, novembre-décembre 1985, p. 48-55.
85. « Le sublime et l'idée d'énergie », *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-février 1986, p. 62-70.
86. « L'idéal de vie intense dans le récit romanesque, de *L'Émigré* (1797) à *Jean Sbogar* (1818) », *Romantisme*, n° 51, 1986, p. 73-84.
87. « Corinne et Juliette », *Europe*, n°s 693-694, janvier-février 1987, p. 57-63 ; repris dans D. Deltel et C. Verdonnet (sous la dir. de), *Recherches interdisciplinaires sur les textes modernes*, n° 12 (Littérature féminine en Suisse romande), Paris X-Nanterre, 1996, p. 25-31 ; et dans Simone Balayé et J.-P. Perchelet (sous la dir. de), *M^{me} de Staël. Corinne ou l'Italie*, Paris, Klincksieck, coll. « Parcours critique », 1999, p. 92-100.
88. « Casanova et le possible », *Europe*, n° 697, mai 1987, p. 41-50.

89. « Diderot et le renouveau catholique du Consulat. Un fragment de lettre oubliée », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, n° 2, avril 1987, p. 53-58.
90. « Rythmes de la nature, rythmes de l'histoire dans la poésie des saisons », *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 6, p. 41-52.
91. « Le décor médiéval chez Loaisel de Tréogate », *Europe*, n°s 703-704, novembre-décembre 1987, p. 18-25.
92. « Naufrages vus de loin : les développements narratifs d'un thème lucrétien », *Rivista di letteratura moderna e comparata*, 1988, p. 91-119.
93. « Cesser de vivre avant de cesser d'exister : l'opposition entre vivre et exister chez Rousseau et ses successeurs », *Études J.-J. Rousseau*, n° 2, 1988, p. 67-85.
94. « Portrait de l'écrivain en artiste peintre », *Revue des sciences humaines*, n° 212 (Rétif de La Bretonne), 1988, p. 7-17.
95. « Éditer la correspondance », *Éditer Diderot. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 254, 1988, p. 399-411.
96. « La copie sadienne », *Littérature*, n° 69, février 1988, p. 87-88 (traduit en allemand).
97. « De Hugo à Beaumarchais, la mémoire d'une chanson », *La Revue des lettres modernes*, n° 4 (Charles Péguy), sous la dir. de S. Fraisse, Paris, Minard, 1988, p. 59-75.
98. « Le collier de velours ou la trace de la guillotine », *Europe*, n°s 715-716, novembre-décembre 1988, p. 59-67.
99. « Utopie du nu et poétique de la gaze au siècle des Lumières », *Lendemains*, n° 51, 1988, p. 53-60.
100. « La Bibliothèque en feu : rêveries révolutionnaires autour du livre », *Bulletin des bibliothèques de France*, n° 34, 1989, p. 117-123.

101. « Le bonheur négatif selon Bernardin de Saint-Pierre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1989, p. 791-801.
102. « Anacharsis Cloots : identité et légitimité révolutionnaire », *Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1989, p. 449-461.
103. « Sade devant la Révolution », *Revue française d'études américaines*, n° 40, avril 1989, p. 149-159, repris dans *La Rivoluzione francese. Il Confronto letterario*, supplément au n° 15, 1991, p. 157-165.
104. « Cubière, poète de la Révolution ? », *Lendemains*, n°s 55-56, 1989, p. 71-78, repris dans Ruggero Campanoli (sous la dir. de), *Robespierre & Co.*, Atti della ricerca sulla letteratura francese della Rivoluzione, Edizioni Analisi, 1990, t. III, p. 317-333.
105. « La Révolution et le passage des Belles-Lettres à la littérature », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1990, p. 573-588.
106. « L'appel au lecteur dans l'Histoire des deux Indes », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 286, 1991, p. 53-66.
107. « "Fatal présent du ciel qu'une âme sensible". Le succès d'une formule de Rousseau », *Études J.-J. Rousseau*, n° 5, 1991, p. 53-64.
108. « Portrait de l'artiste en assassin. Sade et Michel-Ange », *Lendemains*, n° 63, 1991, p. 57-60.
109. « "Ce nouvel Ulysse méritait sans doute un autre Homère". Colomb héros poétique, entre Lumières et Romantisme », *Europe*, n° 756, avril 1992, p. 76-84.
110. « Benjamin Constant et le possible d'après son journal intime », *Il Confronto letterario*, n° 17, mai 1992, p. 3-14.
111. « Joseph Vernet et Diderot dans la tempête », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, n° 15, 1993, p. 31-39 (traduit en italien).

112. « Un type épatant pour les saloperies » [Sade et Lorrain], *Revue des sciences humaines*, n° 230, 1993, p. 163-173.
113. « Réhabilitation du préjugé et crise des Lumières », *Revue internationale de germanistique*, n° 3 (La Crise des Lumières), 1995, p. 143-156.
114. « Violences peintes », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, nos 18-19, 1995, p. 71-79.
115. « Note sur le commentaire dans une édition critique, suivie de Diderot et la mort du gladiateur », *Studi settecenteschi*, n° 14, 1995, p. 227-239.
116. « Mythologie de la vestale », *Dix-huitième siècle*, n° 27 (L'Antiquité), 1995, p. 159-170.
117. « Quelques remarques sur les objets de l'histoire littéraire aujourd'hui », *Revue d'histoire littéraire de la France*, colloque du centenaire, 1995, p. 171-175.
118. « Le sublime de la nature dans ses horreurs et ses beautés », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 333 (L'Histoire des deux Indes: réécriture et polygraphie), 1996, p. 251-261.
119. « De l'aisance à la négligence, Crébillon dans la crise du modèle classique », *L'Information littéraire*, janvier-février 1996, p. 3-8.
120. « La femme au miroir », *Europe*, nos 811-812 (Marivaux), novembre-décembre 1996, p. 79-86.
121. « La revanche du gladiateur. Un débat sur l'esthétique et l'histoire au XIX^e siècle », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, nos 1-2, 1996, p. 142-156.
122. « Les Lumières aujourd'hui: l'universel et le particulier », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 346, 1996, p. 163-171.
123. « Redoublement et dédoublement dans *La Double inconstance* », *L'École des lettres*, n° 8, 1^{er} février 1997, p. 93-99.

124. « Sade ou le détournement des discours », « Les Lumières et la dialectique du préjugé : l'exemple de Mme de Staël », *Frihetens arhundre*, vol. 1, sous la dir. de K. O. Eliassen, S.-E. Fauskevåg et K. Stene-Johanson, Oslo, Spartacus Forlag, 1997, p. 50-79.
125. « Les secondes Lumières en France », *D'un siècle à l'autre, le tournant des Lumières*, études réunies par Lionello Sozzi, supplément au n° 124 de *Studi francesi*, janvier-avril 1998, p. 9-13.
126. « Luxe et luxure. Réflexions à partir de Sade », *Nottingham French Studies*, printemps 1998, p. 17-25.
127. « Du danger de la littérature », « Le corps sadien », *Europe*, n°s 835-836, novembre-décembre 1998, p. 3-8 et p. 22-33 (traduit en allemand et en espagnol).
128. « L'orgue de Chateaubriand », *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre-décembre 1998, p. 1047-1058.
129. « Le boudoir balzacien », *L'Année balzacienne*, n° 19, 1998, p. 227-245.
130. « Mercier à sa fenêtre ou la Suisse paisible et sublime », *Versants*, n° 34 (La Suisse et ses espaces imaginaires), 1998, p. 21-31.
131. « Bilan et perspectives de la recherche », *Dix-huitième siècle*, n° 30, 1998, p. 7-15.
132. « Le Corps et l'oubli : la cicatrice sadienne », *Revue des sciences humaines*, n° 256 (Usages de l'oubli), octobre-décembre 1999, p. 141-157.
133. « Qui n'a et ne veut aucun frein : les évasions de Casanova », *Revue d'études françaises*, Budapest, 1999, n° 4, p. 135-140.
134. « Corinne et l'école du regard », *Op. cit.*, n° 13, novembre 1999, p. 153-159.
135. « De Rousseau à Balzac, la conquête de l'imperfection », *Rivista di letteratura moderna e comparata*, avril-juin 2000, p. 135-146 (traduit en allemand).

136. « Candide, Jacques, Thérèse et quelques autres », *Europe*, n^{os} 849-850 (Littérature & Philosophie), janvier-février 2000, p. 201-207.
137. « Souvenirs balzaciens de Faublas », *L'Année balzacienne*, troisième série, n^o 1 (Balzac et le romantisme), 2000, p. 17-27.
138. « La tolérance en amour, de Sade à Fourier », *Études littéraires*, vol. 32, n^{os} 1-2 (La Tolérance), 2000, p. 221-229.
139. « Beaumarchais, homme des Lumières », *Thélème: Revista Complutense de estudios franceses*, Madrid, n^o 14, 2000, p. 115-122.
140. « Vie maximale, vie minimale chez Jean-Jacques Rousseau », *Cuadernos de filología francesa*, Cáceres, n^o 12, 2000, p. 41-46.
141. « Le rire sardonique ou la limite du rire », *Dix-huitième siècle*, n^o 32 (Le Rire), 2000, p. 255-264.
142. « La visite de la maison : Bastide (1758), Mario Praz (1958) », *Studi francesi*, n^o 132, septembre-décembre 2000, p. 472-479 ; repris dans Conception Perez *et al.* (sous la dir. de), *Creacion espacial y narracion literaria*, Séville, Grupo de Investigacion tematico estructural, 2001, p. 7-16.
143. « La bizarrerie de la nature », *Europe*, n^o 863 (Jean Potocki), 2001, p. 93-102.
144. « Variations du roman-liste : du temps individuel au temps historique », *Eighteenth-Century Fiction*, n^o 13, 2001, p. 259-277.
145. « L'étrangeté de Chardin et la gêne de Diderot », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, vol. 25, n^{os} 3/4, 2001, p. 295-308.
146. « De la solitude du chercheur en littérature et de quelques bonnes résolutions pour survivre », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, n^o 26, 2002, p. 105-114.

147. « Le songe de Henri de Bourbon », *Revue Voltaire*, n° 2, 2002, p. 19-26.
148. « Le Discours infrapaginal dans *Les Liaisons dangereuses* », *Les notes de Voltaire. Une écriture polyphonique*, sous la dir. de N. Cronk et Ch. Mervaud, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 3, 2003, p. 138-145.
149. « Le géomètre et le doute » et « L'ottomane et la chaise longue », *Europe*, n^{os} 885-886 (Laclos), janvier-février 2003, p. 3-6 et p. 34-45.
150. « Héros de l'esprit. Note sur le Descartes de Thomas », *Orages*, n° 2, 2003, p. 19-26.
151. « Les machines de sainte Catherine », *Revue des sciences humaines*, n° 269 (Martyrs et martyrologes), 2003, p. 269-281.
152. « La harpe de Cécile et le silence des *Liaisons dangereuses* », *Rivista di letteratura moderna e comparate*, vol. 58, n° 1, 2005, p. 21-31.
153. Avant-propos à *The Lisbon-earthquake of 1755. Representations and reactions*, sous la dir. de T. Braun and J. Radner, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 2, 2005, p. xi-xiv.
154. « Questions de périodisation », *The Eighteenth Century now: boundaries and perspectives*, sous la dir. de Jonathan Mallinson, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 10, 2005, p. 322-334.
155. « André Chénier. Une nouvelle édition » et « Stèles », *Europe*, n^{os} 921-922, janvier-février 2006, p. 216-218 et p. 237-242.
156. *Le Magazine littéraire*, n° 450 (Le Siècle des Lumières), sous la dir. de Michel Delon, février 2006.
157. *Europe*, n° 930 (Rousseau), sous la dir. de Michel Delon, octobre 2006.
158. « Électriser, un mot d'ordre au siècle des Lumières », *Revue de sciences humaines*, n° 281, 2006, p. 39-51.

159. « Les références ethnologiques dans le libertinage sadien », *Études de lettres*, 2006, n° 3 (Voyage et libertinage (XVII^e-XVIII^e siècles)), sous la dir. de Frédéric Tinguely et Adrien Paschoud, p. 43-53.
160. « Tout d'un coup », *Méthode*, n° 11, 2006, p. 171-181.
161. « Le boudoir baudelairien », *L'Année baudelairienne*, nos 9/10 (Baudelaire toujours. Hommage à Claude Pichois), Paris, Honoré Champion, 2007, p. 113-118.
162. « Transports aériens », *Cahiers de littérature française*, Bergame et Paris, n° 5 (Ballons et regards d'en haut), sous la dir. de M. Delon et J. Goulemot, 2007, p. 69-79.
163. « La femme de trente ans, ou Mnémosyne », *L'Année balzacienne*, troisième série, n° 8 (Balzac et le XVIII^e siècle), 2007, p. 21-32.
164. « De la méthode dans les *Essais sur la peinture* et les *Salons* de 1759 à 1763 », *Méthode*, n° 13, automne 2007, p. 185-193.
165. « Jeanne Laisné, héroïne sadienne », *Figures de l'histoire de France dans le théâtre au tournant des Lumières. 1760-1830*, sous la dir. de P. Mironneau et G. Lahouati, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 7, 2007, p. 81-88.

Articles publiés dans des ouvrages collectifs

166. « Du vague des passions à la passion du vague », *Le préromantisme, hypothèque ou hypothèse*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 488-498.
167. « La Mère coupable ou la fête impossible », *Les fêtes de la Révolution*, Paris, 1977, p. 377-386.
168. « La théorie de l'énergie à Coppet », *Benjamin Constant, M^{me} de Staël et le groupe de Coppet*, Oxford et Lausanne, Voltaire Foundation et Institut Benjamin Constant, 1982, p. 441-451.

169. « Sade thermidorien », *Sade. Écrire la crise*, Paris, Belfond, 1983, p. 99-118.
170. « Le discours italique dans *Les Liaisons dangereuses* », *Laclos et le libertinage*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 137-150.
171. « Clivages idéologiques et antagonismes nationaux à l'époque de la Révolution et de l'Empire. Le cas de Charles de Villers », *Feinbild und Faszination. Vermittlerfiguren und Wahrnehmungsprozesse in den deutsch-französischen Kulturbeziehungen (1789-1983)*, Francfort, Verlag Moritz Diesterweg, 1984, p. 25-38.
172. « Un morveux sans conséquence : Responsabilité et irresponsabilité dans *Le Mariage de Figaro* », *Analyses et réflexions sur Le Mariage de Figaro*, Paris, Ellipses, 1985, p. 97-103.
173. « La fiction immédiate (Rétif de La Bretonne et André Chénier) », dans J.-C. Bonnet (sous la dir. de), *La mort de Marat*, Paris, Flammarion, 1986, p. 253-269.
174. « Politique des Lumières », « Le choc révolutionnaire », dans Pascal Ory (sous la dir. de), *Nouvelle histoire des idées politiques*, Paris, Hachette, 1987 ; 2^e éd., coll. « Pluriel », 1989, p. 67-72 et p. 106-112.
175. « Chantage et trahison : la récurrence d'un scénario sadique au XVIII^e siècle », *Le siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, Oxford, Voltaire Foundation, 1987, p. 365-379.
176. « La circulation de l'écriture dans les lettres à Sophie », *Diderot. Autographes, copies, éditions*, Saint-Denis, Presses de l'Université de Vincennes, 1987, p. 131-141.
177. « Rupture et transition dans le roman libertin à la fin de l'Ancien Régime (Louvét et Nerciat) », *Signes du temps, signes de la transition*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 105-117.

178. « Le nom, la signature », dans J.-C. Bonnet (sous la dir. de), *La carmagnole des muses. L'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution*, Paris, Colin, 1988, p. 277-294.
179. « La normalisation scolaire. Sade dans les manuels français (1960-1985) », dans G. Berger et H.-J. Lüsebrink (sous la dir. de), *Literarische Kanonsbildung in der Romania*, Rheinfelden, Schäuble Verlag, coll. « Romanistik », 1988, p. 225-246.
180. « Malbrough s'en va-t-en guerre : les avatars d'une chanson », dans Dietmar Rieger (sous la dir. de), *La chanson française et son histoire*, Tübingen, Gunter Narr, 1988, p. 59-74.
181. « La métaphore théâtrale dans les *Considérations sur la Révolution française* », *Le Groupe de Coppet et la Révolution française*, Lausanne et Paris, Institut Benjamin Constant et Jean Touzot, 1988, p. 163-173.
182. « Le groupe de Coppet devant Machiavel et le machiavélisme », dans M. Matucci (sous la dir. de), *Il Gruppo di Coppet e l'Italia*, Pise, Paccini, 1988, p. 71-81.
183. « L'esthétique du tableau et la crise de la représentation classique », *La lettre et la figure. La Littérature et les arts visuels à l'époque moderne*, Heidelberg, Carl Winter, 1989, p. 11-29.
184. « La Révolution au futur antérieur ou les prédictions après l'événement », dans S. Jüttner (sous la dir. de), *Die Revolution in Europa, erfahren und dargestellt*, Francfort, Peter Lang, 1991, p. 33-44 ; repris dans *Atti della Natio Francorum*, Bologne, CLUEB, 1994, p. 297-310.
185. « Sade dans la Bibliothèque de la Pléiade », *La fin de l'Ancien Régime. Sade, Rétif, Beaumarchais, Laclos, Saint-Denis*, Presses universitaires de Vincennes, 1991, p. 95-102.
186. « Le laconisme révolutionnaire », *Della Rivoluzione alla Restaurazione. Ideologia, eloquenza, coscienza*

- di se*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1992, p. 121-129.
187. « L'ombre du marquis » [Sade et Mirbeau], *Octave Mirbeau*, Actes du colloque international d'Angers, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, p. 393-401.
188. « Le tableau comme catégorie du pathétique romanesque à la fin du XVIII^e siècle », *Il Melodrammatico*, Bologne, Edizioni Analisi, 1992, p. 49-64.
189. « Crise ou tournant des Lumières », dans Werner Schneiders (sous la dir. de), *Aufklärung als Mission. La mission des Lumières. Akzeptanzprobleme und Kommunikationsdefizit*, Marburg, Hitzeroth, 1993, p. 83-90.
190. « La mort du gladiateur : un débat esthétique et moral au siècle des Lumières », *Images de l'Antiquité dans la littérature française : le texte et son illustration*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1993, p. 163-173 ; repris dans *Leibzeichen. Körperbilder. Rhetorik und Anthropologie im 18. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen et Neumann, 1993, p. 185-196.
191. « La réflexivité du roman libertin », *Offene Gefüge. Literatursystem und Lebenswirklichkeit. Festschrift für Fritz Nies zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Gunter Narr, 1994, p. 75-89.
192. « L'obsession de la métempsychose à la fin du XVIII^e siècle », *Presenza di Cagliostro*, Atti del Convegno internazionale, Florence, Centro editoriale toscana, 1994, p. 71-82.
193. « Sade autobiographe. Les personnages de Valcour et de Rodin », *Autobiography, historiography, rhetoric. A Festschrift in honor of Frank Paul Bowman*, Amsterdam et Atlanta, Rodopi, coll. « Faux Titre », 1994, p. 75-86 ; repris dans J. Domenech (sous la dir. de), *Autobiographie et fiction romanesque. Autour des Confessions de Jean-Jacques Rousseau*, Nice,

- Université de Nice-Sophia Antipolis, 1997, p. 193-204
194. « *Les Liaisons dangereuses* ou la mise à l'épreuve des Lumières, d'une fin de siècle à l'autre », dans W. Klein et B. Sändig (sous la dir. de), *Zur Rezeption der Aufklärung in der Romania im 19/20 Jahrhundert*, Rheinfelden et Berlin, Schäuble Verlag, 1994, p. 199-211 ; développé dans *Op. cit.*, n° 11, novembre 1998, p. 109-116.
195. « *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* ou l'éloge de l'amphibie », *Une européenne: Isabelle de Charrière*, Neuchâtel, Attinger, 1994, p. 197-207.
196. « Une Europe de la subversion en 1798 : Pauliska de Révéroni Saint-Cyr », dans C. Astier et C. De Grève (sous la dir. de), *L'Europe, reflets littéraires*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 75-81.
197. « Ginguéné poète des États Généraux ou le cygne et le volcan », dans Guitton (sous la dir. de), *Ginguéné. Idéologue et médiateur*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995, p. 185-191.
198. « Souffrance et beauté. La légende de Michel-Ange assassin », *La quête du bonheur et l'expression de la douleur dans la littérature et la pensée françaises. Mélanges offerts à Corrado Rosso*, Genève, Droz, 1995, p. 77-87.
199. « Faublas à la fenêtre. La nostalgie de l'unité dans le roman de Louvet », *Seminari pasquali di analisi testuale*, n° 10 (*Les amours du chevalier de Faublas*), Pise, éd. ETS, 1995, p. 5-15.
200. « Rousseau romancier : *La Nouvelle Héloïse* », « Le Groupe de Coppet », dans Roger Francillon (sous la dir. de), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Lausanne, Payot, 1996, t. I, p. 283-286 et p. 387-398.
201. « Le peintre italien comme personnage romanesque à la fin du XVIII^e siècle », dans *Francia e Italia nel XVIII secolo: imagini et pregiudizi reciproci/France et*

- Italie au XVIII^e siècle: images et préjugés réciproques*, Alessandria, Paris et Genève, Edizioni dell'Orso, Honoré Champion et Slatkine, 1996, coll. « Franco-Italica », n° 7, p. 253-263.
202. « De *La Double Inconstance* à *Così fan tutte* », dans A. Rivara (sous la dir. de), *Masques italiens et comédie moderne*, Caen, Paradigme, 1996, p. 165-173.
203. « L'espace de la séduction dans le roman français du XVIII^e siècle », dans Roger Marchal et François Moureau (sous la dir. de), *Littérature et séduction. Mélanges en l'honneur de Laurent Versini*, Paris, Klincksieck, 1997, p. 377-386 (traduit en espagnol).
204. « Les rythmes de la séduction ou l'invention de la lenteur, de Crébillon à Laclos », dans Dolores Jimenez et Elena Real Ramos (sous la dir. de), *El arte de la seducción en los siglos XVII y XVIII*, Valencia, Universitat de Valencia, 1997, p. 85-92.
205. « Sade et la réécriture des *Questions de Zapata* », dans Ulla Kölving et Christiane Mervaud (sous la dir. de), *Voltaire et ses combats*, Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 1129-1135.
206. « L'invention du boudoir », dans Roger Durand (sous la dir. de), *C'est la faute à Voltaire. C'est la faute à Rousseau. Recueil anniversaire pour Jean-Daniel Candaux*, Genève, Droz, 1997, p. 71-77.
207. « Le Nouveau Faublas, de Jean-Baptiste Louvet à Jean-François Mimault », *Amicitia Scriptor. Littérature, histoire des idées, philosophie. Mélanges offerts à Robert Mauzi*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 247-255; repris dans *Entre libertinage et Révolution, Jean-Baptiste Louvet (1760-1797)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1999, p. 265-273.
208. « Liturgies funèbres dans la littérature sensible de Prévost à Sade », dans F. Piva (sous la dir. de), *La sensibilité dans la littérature française au XVIII^e siècle*,

- Fasano et Paris, Schena et Didier érudition, 1998, p. 343-364.
209. « De la curiosité des maux d'autrui », *Curiosité et libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, Paris, ÉNS, Éditions Fontenay/Saint-Cloud, 1998, p. 183-206.
210. « Procès de la rhétorique, triomphe de l'éloquence (1775-1800) », dans Marc Fumaroli (sous la dir. de), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 1001-1017.
211. « De La Rochefoucauld à Sade, la morale d'un immoraliste », dans Jean Dagen (sous la dir. de), *La morale des moralistes*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 207-219.
212. « Morale », dans V. Ferrone et D. Roche (sous la dir. de), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 41-48 (traduit en espagnol, en italien et en russe).
213. « Risibles amours. Le contrepoint grotesque dans le roman libertin du XVIII^e siècle », *Formen der Aufklärung und ihrer Rezeption. Expressions des Lumières et de leur réception. Festschrift für Ulrick Ricken zum 70. Geburtstag*, Tübingen, Stauffenburg Verlag, 1999, p. 565-573 (traduit en espagnol).
214. « Corinne et la mémoire sensorielle », dans J.-L. Diaz (sous la dir. de), *M^{me} de Staël, Corinne ou l'Italie. « L'âme se mêle à tout »*, Paris, SEDES, 1999, p. 125-131.
215. « Le mourant et le barbare », dans Nicholas Cronk (sous la dir. de), *Études sur le Traité sur la tolérance de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Vif », 2000, p. 224-229.
216. « Des rats dans les catacombes de l'esprit », dans Y. Chevrel et C. Dumoulié (sous la dir. de), *Le mythe en littérature. Essais en hommage à Pierre Brunel*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 2000, p. 331-341.

217. « Du vague staëlien des passions », *M^{me} de Staël*, Actes du colloque de la Sorbonne du 20 novembre 1999, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 75-83 ; développé dans Simone Messina et Valeria Ramacciotti (sous la dir. de), *Metamorfosi dei Lumi 2. Tempo, Natura*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, coll. « Franco-Italica », n° 27, 2005, p. 205-213.
218. « Le lendemain », dans D. Jimenez et J.-C. Abramovici (sous la dir. de), *Eros volubile. Les métamorphoses de l'amour du Moyen Âge aux Lumières*, Paris, Desjonquères, 2000, p. 243-253.
219. « Cœurs mangés. Cruauté et ironie au siècle des Lumières », dans Camille Dumoulié (sous la dir. de), *Les théâtres de la cruauté. Hommage à Antonin Artaud*, Paris, Desjonquères, 2000, p. 97-107.
220. « La musique dans le roman, de *La Nouvelle Héloïse* à *Corinne* », dans Thomas Hunkeler, Sylvie Jeanneret et Martin Riesek (sous la dir. de), *L'art du roman, l'art dans le roman*, Berne, Peter Lang, 2000, p. 23-36.
221. « Savoirs sadiens et rêves sadiques », dans Daniela Galligani et Marianna Taglianai (sous la dir. de), *I sogni della conoscenza*, Florence, Centro editoriale toscano, 2000, p. 137-145.
222. « Prométhée au XVIII^e siècle : entre défi et euphorie », *Jacques Réattu sous le signe de la Révolution*, Vizille et Arles, Musée de la Révolution française et Actes Sud, 2000, p. 43-56.
223. « Sade voyageur et les beautés de la Rome baroque », dans John Renwick (sous la dir. de), *L'invitation au voyage. Studies in honour of Peter France*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 209-214.
224. « Sade au travail dans ses manuscrits » (avec J.-Ch. Abramovici et E. Legrandic), dans J. L. Lebrave et A. Grésillon (sous la dir. de), *Écrire aux XVII^e et*

- XVIII^e siècles. Genèses de textes littéraires et philosophiques*, Paris, CNRS-Éditions, 2000, p. 137-168.
225. « Voltaire, chantre du plus juste des princes », *Voltaire et Henri IV*, Pau, Musée national du château de Pau, 2001, p. 10-12.
226. « La barbarie sadienne », *Mélanges barbares. Hommage à Pierre Michel*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2001, p. 140-149.
227. « La marquise de Merteuil, libertine ou libertin ? », dans F. Wanning et A. Wortmann (sous la dir. de), *Gefährliche Verbindungen. Verführung und Literatur*, Berlin, Weidler Buchverlag, 2001, p. 61-68.
228. « François Pagès, romancier pressé », *Vérité et littérature au XVIII^e siècle. Mélanges rassemblés en l'honneur de Raymond Trousson*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 91-99.
229. « Les couleurs du corps : roman pornographique et débats esthétiques au XVIII^e siècle », dans Angelica Goodden (sous la dir. de), *The Eighteenth-Century Body. Art, Literature, Medecine*, Berne, Peter Lang, 2002, p. 59-72.
230. « L'imaginaire romanesque de Jean Galli de Bibiena », dans D. Galligani (sous la dir. de), *I Bibiena. Una famiglia in scena, da Bologna all'Europa*, Colle Val d'Elsa, Alinea, 2002, p. 35-40.
231. « *Le Rêve de d'Alembert*, métaphore, conjecture, hypothèse », dans Sabine Verhulst (sous la dir. de), *Immaginazione e conoscenza nel settecento italiano e francese*, Milan, Franco Angeli, coll. « Collona di filosofia », 2002, p. 169-177 ; repris dans G. Vickermann-Ribémont et D. Rieger (sous la dir. de), *Dialog und Dialogizität im Zeichen der Aufklärung*, Tübingen, Gunter Narr, 2007, p. 159-167.
232. « La décharge de Saint-Fond était brillante. Éloge et critique chez Sade de l'ostentation sociale », dans Anne Chamayou (sous la dir. de), *La littérature et le*

- brillant. Mélanges en l'honneur de Pierre Malandain*, Arras, Artois Presses, 2002, p. 203-210.
233. « Une poétique du demi-jour », *L'éveil des muses. Poétique des Lumières et au-delà. Mélanges offerts à Édouard Guitton*, textes rassemblés par Catriona Seth et présentés par Madeleine Bertaud et François Moureau, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2002, p. 247-259.
234. « Information historique et imaginaire littéraire : Clairs de lune romanesques, de *Julie* (1761) à *Corinne* (1807) », *Das Schöne im Wirklichen. Das Wirkliche im Schönen. Festschrift für Dietmar Rieger zum 60. Geburtstag*, Heidelberg, Carl Winter, 2002, p. 183-194.
235. « De Jean-Jacques Rousseau à Évariste Parny, le cabinet de toilette », *Modernité et pérennité de Rousseau. Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Lecercle*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 339-350.
236. « Sade et les pamphlets révolutionnaires », *Le travail des Lumières. Pour Georges Benrekassa*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 557-568.
237. « Balzac et l'embourgeoisement de Brutus », dans Franco Piva (sous la dir. de), *Bruto il maggiore nella letteratura francese e dintorni*, Fasano, Schena, 2002, p. 333-343 ; développé dans « Balzac, David, Lethière », *L'Année balzacienne*, n° 5 (Balzac et l'image), 2004, p. 87-100.
238. « L'Europe du libertinage », *L'Italia letteraria e l'Europa*, tome II (*Dal Rinascimento all'Illuminismo*), Rome, Salerno Editrice, 2003, p. 215-226.
239. « Entre classicisme et romantisme, la crise des genres dans la littérature française », dans Britta Herrmann et Barbara Thurns (sous la dir. de), *Ästhetische Erfindung der Moderne. Perspektiven und Modelle. 1750-1850*, Würzburg, Königshausen et

- Neumann, coll. « Stiftung für Romantikforschung », vol. XVII, 2003, p. 29-38.
240. « Frédéric II selon Sade », *L'Allemagne et la France des Lumières. Mélanges offerts à Jochen Schlobach par ses élèves et amis*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 385-390.
241. « Les secondes lumières en France », dans Werner Schneiders (sous la dir. de), *The Enlightenment in Europe. Les Lumières en Europe. Aufklärung in Europa/Unity and diversity. Unité et diversité. Einheit und Vielfalt*, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2003, p. 13-18.
242. « Un débat au siècle des Lumières : peut-on inventer un plaisir nouveau ? », dans Monique Ipotesi et Maria Grazia Porcelli (sous la dir. de), *Plaisirs à l'époque des Lumières*, Tarente, Lisi, 2003, p. 19-39 ; développé dans Didier Masseur (sous la dir. de), *Le XVIII^e siècle. Histoire, mémoire et rêve. Mélanges offerts à Jean Goulemot*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 229-245.
243. « Corinne et la Sibylle, ou de l'engagement à la mélancolie », *Esprit civique und Engagement. Festschrift für Henning Krauss zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Stauffenburg Verlag, 2003, p. 115-124 ; repris dans *Les sibylles* (Les Entretiens de La Garenne-Lemot), Nantes, Presses de l'université de Nantes, 2005, p. 55-65 (traduit en italien).
244. « Existe-t-il un néoclassicisme en littérature ? », dans J. Dagen et Ph. Roger (sous la dir. de), *Un siècle de deux cents ans ? Les XVII^e et XVIII^e siècles, continuités et discontinuités*, Paris, Desjonquères, 2004, p. 315-327.
245. « La fin du libertinage ? », dans Jean-François Perrin et Philip Stewart (sous la dir. de), *Du genre libertin au XVIII^e siècle*, Paris, Desjonquères, 2004, p. 39-48.
246. « Le tremblement de l'identité », dans M. Delon et C. Seth (sous la dir. de), *Sade en toutes lettres*.

- Autour d'Aline et Valcour*, Paris, Desjonquères, 2004, p. 60-69.
247. « Polymnie poème de Marmontel à la gloire de Piccinni », dans Alessandro Di Profio et Maria Grazia Melucci (sous la dir. de), *Niccolò Piccinni musicista europeo*, Bari, Mario Adda, 2004, p. 165-172.
248. « Le prince des sadiens », *Hommage à Gilbert Lely. 1904-1985*, Paris, Société des Amis de la Bibliothèque de l' Arsenal et William Blake & Co, 2004, p. 33-39.
249. « Libertinage et féminité au siècle des Lumières », dans Isabelle Krier et Jamal Eddine El Hani (sous la dir. de), *Le féminin en miroir entre Orient et Occident*, Paris, Campagne Première, 2005, p. 99-111 et Casablanca, Éditions Le Fennec, 2005, p. 103-114.
250. « Seul dans la foule. Jalons pour l'étude d'un motif, de Descartes à Baudelaire », dans Christian Moser *et al.* (sous la dir. de), *Zwischen Zentrum und Peripherie. Die Metropole als kultureller und ästhetischer Erfahrungsraum*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2005, p. 109-122.
251. « L'Europe des Lumières », dans Nadine Descendre (sous la dir. de), *Le bottin des Lumières*, Nancy et Paris, ENSBA, 2005, p. 36-41.
252. « Laclos aujourd'hui », dans M. Delon et F. Fiorentino (sous la dir. de), *Deux siècles de « Liaisons dangereuses »*, Tarente, Lisi, 2005, p. 13-38.
253. Avant-propos à *La sensibilité dans la Suisse des Lumières*, études dirigées et réunies par Claire Jaquier, Genève, Slatkine, 2005, p. 7-10.
254. Préface à *L'art d'écrire la science. Anthologie de textes savants du XVIII^e siècle français*, textes rassemblés et présentés par Frédéric Charbonneau, Québec et Rennes, Les Presses de l'Université Laval et Presses de l'Université de Rennes, 2005, p. 1-3.

255. Préface à *Jean-Louis Wagnière ou les deux morts de Voltaire*, éd. par Christophe Paillard, Saint-Malo, Éditions Cristel, 2005, p. 7-11.
256. « Le portrait à la statue », dans Daniela Galligani *et al.* (sous la dir. de), *Rivoluzioni dell'antico*, Bologne, Bononia University Press, 2006, p. 273-282.
257. « Le neveu de Rameau et la jolie femme », *Cultivateur de son jardin. Mélanges offerts à M. le professeur Imre Vörös*, Budapest, Université Eötrös Lorand, 2006, p. 49-58.
258. « Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir. Les enjeux d'une formule de M^{me} de Merteuil », Béatrice Guion *et al.* (sous la dir. de), *Poétique de la pensée. Études sur l'âge classique et le siècle philosophique. En hommage à Jean Dagen*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 341-351.
259. « Utopies à la veille de la Révolution. Mercier, Sade, Rétif », dans Maria Ménégaki (sous la dir. de), *Théories utopiques et mouvements sociaux en Europe du XVIII^e au XX^e siècle*, Athènes, Philistor, 2006, p. 53-63.
260. « Le mystificateur mystifié. De la mondanité à l'esthétique (1760-1784) », dans Nathalie Preiss (sous la dir. de), *Mélire? Lecture et mystification*, Paris, Éditions L'Improviste, 2006, p. 19-31.
261. « Le roman du XVIII^e siècle », *Les classicismes*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 682-700.
262. « Temporalité de la scène érotique et idée de gradation », dans F. Sick et C. Schöch (sous la dir. de), *Zeitlichkeit in Text und Bild*, Heidelberg, Winter, 2007, p. 71-79.
263. « Tempêtes peintes, de l'ex voto à Géricault », dans Leroy-Ladurie, J. Berchtold et J.-P. Sermain (sous la dir. de), *L'événement climatique et ses représentations (XVII^e-XIX^e siècles). Histoire, littérature, musique et peinture*, Paris, Desjonquères, 2007, p. 271-282.

264. « Progrès en amour assez lents. Rythme de séduction à l'écrit et à l'écran », dans Claude Leroy et Laurence Schifano (sous la dir. de), *L'Empire du récit. Pour Francis Vanoye*, Paris, Non lieu, 2007, p. 158-165.
265. « Le détail et l'histoire », dans C. Jaquier, F. Lotterie et C. Seth (sous la dir. de), *Destins romanesques de l'émigration*, Paris, Desjonquères, 2007, p. 158-168.
266. « De la cruauté orientale », dans H. Nakagawa et J. Schlobach (sous la dir. de), *L'image de l'autre vue d'Asie et d'Europe*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 37-48; repris dans P. Almafitano et L. Innocenti (sous la dir. de), *L'Oriente. Storia di una figura nelle arti occidentali (1700-2000)*, Rome, Bulzoni, « I libri dell'Associazione Sigismondo Malatesta », 2007, t. I, p. 3-14 (traduit en japonais).
267. « Le regard détourné. Diderot et les limites de la représentation », à la suite de *Denis Diderot. Écrits sur l'art et les artistes*, Paris, Hermann, 2007, p. 259-275.
268. « De Maurice Heine à Gilbert Lely », *Gilbert Lely. La Poésie dévorante*, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Bibliothèque Mélusine », 2007, p. 101-108.
269. « Plaisirs et tremblements : un demi-siècle après la catastrophe », dans Ana Cristina Araujo *et al.* (sous la dir. de), *O terramoto de 1755. Impactos históricos*, Lisbonne, Livros Horizonte, 2007, p. 287-297.
270. « Sade : le pire est à venir », dans M. Wåhlberg et Trude Kolderup (sous la dir. de), *Amour, violence, sexualité, de Sade à nos jours. Hommage à Svein Eirik Fauskevåg à l'occasion de son 65^e anniversaire*, Paris et Oslo, L'Harmattan et Solum Forlag, 2007, p. 19-28.
271. « Faublas et la question de l'autorité, ou la promotion du médecin », dans S. Messina et Valeria Ramacciotti (sous la dir. de), *Metamorfosi dei Lumi 4. L'autorità e le prove della storia*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2007, p. 35-47.

272. « XVIII^e siècle », dans M. Delon, F. Mélonio et A. Compagnon, *La littérature française. Dynamique et histoire*, t. II, sous la direction de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essai », 2007, p. 7-294.

Publications en langues étrangères

Publications en allemand

273. « André Chénier », *Die französische Lyrik des XIX. Jahrhunderts. Modellanalysen*, Munich, UTB-Fink, 1987, p. 31-48.
274. « Sade », *Vive la Révolution. Freiheit, Gleichheit, Brüderlichkeit*, Berlin, Elefanten Press, 1989, p. 131-141.
275. « Im Pflanzenschungel schwarzer Träume », postface à Octave Mirbeau, *Der Garten der Qualen*, Munich, Schneekluth, 1991, p. 297-338.
276. « Das Vergnügen an der Arbeit. Von der Aufklärung zur Utopie Fouriers », *Arbeit und Müßigkeit 1789-1914*, Francfort, Fischer Taschenbuch Verlag, 1991, p. 101-111.
277. « Sade oder Diskurse auf Abwegen. Zur Funktionsweise von Sades *réécriture* », préface à Sade, *Justine und Juliette*, Munich, Matthes & Seitz, 1991, t. II, p. 7-28.
278. « Débauche, Libertinage, Libertin », *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680-1820*, Oldenbourg, Heft 13, 1992, p. 7-45.
279. « Zwischen *Thérèse philosophe* und *La Philosophie dans le boudoir*, der Ort der Philosophie » et « Wie die Sade-Kopie funktioniert », *Sade und... Essays von Horst Albert Glaser aus dreissig Jahren mit Beiträgen von Michel Delon und Sabine Kleine*, Stuttgart et Weimar, Metzler, 2000, p. 163-203.
280. « Der sadesche Körper », dans Eva Kimminich et Claudia Krülls-Hepermann (sous la dir. de), *Zunge und Zeichen*, Francfort, Peter Lang, 2000, p. 99-113.

281. « Von Rousseau bis Balzac, die Eroberung der Unvollkommenheit », dans Carolin Fischer et Carola Veit (sous la dir. de), *Abkehr von Schönheit und Ideal in der Liebeslyrik*, Stuttgart et Weimar, Metzler, 2000, p. 198-212.
282. « Und das Feuer ward Mensch », *Sade surreal. Der Marquis de Sade und die erotische. Fantasie des Surrealismus in Text und Bild*, Ostfildern-Ruit et Zürich, Hatje Cantz Verlag et Kunsthaus Zürich, 2001, p. 67-78.
283. « Konzepte der Medizin », dans Glaser et Vajda (sous la dir. de), *Die Wende von der Aufklärung zur Romantik 1760-1820. Epoche im Überblick*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 2002, p. 293-303.
284. « Die Elektrizität des Theaters. Theorie des Schauspiels und Elektrizitäts-metaphor am Ende der Aufklärung », *Mozart. Experiment Aufklärung im Wien des ausgehenden 18. Jahrhunderts*, Essaysband zur Mozart-Ausstellung, Ostfindern, Hatze Cantz, 2006, p. 29-39.

Publications en anglais

285. « The priest, the philosopher and homosexuality in Enlightenment France », *Eighteenth Century Life*, numéro spécial (Unauthorized Sexual Behaviour during the Enlightenment), mai 1985 ; rééd. « *Tis Nature's Fault* », New York, Cambridge University Press, 1987, p. 122-131.
286. « Germaine de Staël and other scenarios of the Revolution », *Germaine de Staël. Crossing the borders*, Rutgers, Rutgers University Press, 1991, p. 22-33.
287. *Encyclopedia of the Enlightenment*, Chicago et Londres, Fitzroy-Deaborn, 2001.

Publications en espagnol

288. «Deseos grotescos o grotesco del deseo, deseo de lo grotesco», dans Rosa de Diego et Lydia Vasquez (sous la dir. de), *De lo grotesco*, Vitoria-Gasteiz, Universidad del País Vasco et Diputación Foral de Álava, 1996, p. 49-56.
289. «Moral», dans V. Ferrone et D. Roche (sous la dir. de), *Diccionario historico de la Ilustracion*, Madrid, Alianza Editorial, 1998, p. 41-47.
290. «Letargias», dans Rosa de Diego et Lydia Vasquez (sous la dir. de), *Humores negros. Del tedio, la melancolia, el esplin y otros aburrimientos*, Madrid, Biblioteca nueva, 1998, p. 103-111.
291. «El espacio de la seducción en la novela francesa del siglo XVIII», dans Fernando Garcia Lara (sous la dir. de), *Actas del I. Congreso internacional sobre novela del siglo XVIII*, Almeria, 1998, p. 141-150.
292. «El cuerpo sadiano», *Barcarola*, août 2002, p. 219-227.

Publication en grec

293. *Les Lumières ou le Sens des gradations*, Athènes, Fondation nationale de la recherche scientifique, 2004, 183 p. (en grec et en français).

Publications en italien

294. Postface à Pierre Louÿs, *La Donna e il burattino*, Milan, Edizioni SE, 1991.
295. «Fontane d'amore, Fontane di morte. Le Citta termali nell'Immaginario culturale francese», *La Biblioteca delle terme nell'Immaginario culturale dai Pirenei al Caucaso*, Milan, Amilcare Pizzi, 1992, p. 22-47.
296. «Joseph Vernet e Diderot nella tempesta», dans Mariella Di Maio (sous la dir. de), *Naufragi*, Milan, Guerini e associati, 1994, p. 175-182.
297. «Gli scrittori "emigrati dall'interno" in epoca napoleonica», dans Daniela Galligani (sous la dir. de),

- Napoleone e gli intellettuali. Dotti e « hommes de lettres » nelli Europa napoleonica*, Bologne, Il Mulino, 1996, p. 149-159.
298. « Morale », dans Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (sous la dir. de), *L'Illuminismo. Dizionario storico*, Bari, Laterza, 1997, p. 31-39.
299. « Corinne ovvero dell'impegno alla malincolnia », dans Raffaele Aragona (sous la dir. de), *Sillabe di Sibilla*, Naples, Edizioni scientifiche italiani, 2004, p. 81-92.

Publications en japonais

300. Traduction du *Savoir-vivre libertin*, Tokyo, Hara Shobo, 2002.
301. Traduction de « De la cruauté orientale », dans H. Nakagawa et J. Schlobach (sous la dir. de), *L'image de l'autre vue d'Asie et d'Europe*, Tokyo, 2006.

Publication en roumain

302. Éd. Sade, *Cele o suta douazeci de zile ale Sodmei*, Bucarest, Trei, 2005.

Publications en russe

303. Éd. *Textologie et pratique éditoriale. Rencontre entre chercheurs français et chercheurs russes*, avec Katia Dmitrieva, Moscou, ODI, 2003, 344 p. et « Éditer le marquis de Sade » (en russe avec résumés français).
304. « La Morale », *Les Lumières. Dictionnaire historique*, Moscou, 2003, p. 42-50.

Achevé d'imprimer
sur les presses de
l'imprimerie Transcontinental
à Rimouski (Québec, Canada) en avril 2008
pour le compte de *Tangence* éditeur.

**Revue
Tangence**

**Sciences de la nature et connaissance de soi
au siècle des Lumières**

La revue *Tangence* s'intéresse aux relations qu'entretient la littérature avec les arts et la philosophie, les sciences humaines et les sciences exactes. Elle invite ainsi à repenser la littérature hors du cadre restreint d'une seule nation ou d'une seule discipline théorique, de manière à fédérer les savoirs au sein d'une réflexion commune.

www.revueetangence.com

Quel rapport la vie quotidienne peut-elle entretenir avec les sciences de la nature? Doit-on concevoir les sciences comme une théorie pure ou comme un savoir engagé? Longtemps, la séparation a semblé consommée entre savoir abstrait et connaissance de soi, jusqu'à l'aube de cet âge des Lumières qui parie sur une réconciliation possible. Le XVIII^e siècle se définit même par un tel espoir, par l'optimisme d'un savoir qui n'empêche pas de vivre, mais qui au contraire ouvre les possibles de l'existence. Le parcours que propose Michel Delon montre en quoi les sciences de la nature permettent aux fictions qu'inventent les Lumières de dire la singularité d'une expérience ou d'une émotion. Cette rencontre entre attitude intellectuelle et conduite sensuelle, anatomie du cœur et sciences de la nature est toujours à réinventer pour exorciser à la fois une raison appauvrie en simple technique et une spiritualité qui se prétendrait affranchie de toute raison.

Professeur à l'Université Paris-Sorbonne, Michel Delon a multiplié au fil des ans les contributions décisives pour notre connaissance du XVIII^e siècle. Ses travaux permettent d'appréhender les Lumières françaises dans leur plénitude, non seulement comme art de dire et de penser, mais encore comme manière de sentir et de vivre. Auteur de L'idée d'énergie au tournant des Lumières et du Savoir-vivre libertin, il est aussi l'éditeur de Sade et de Diderot dans la Bibliothèque de la Pléiade et le maître d'œuvre du Dictionnaire européen des Lumières.

ISBN 978-2-9809561-1-9



9 782980 1956119